

LE PLAISIR des LITTÉRATURES

- Best-sellers : *Sans les mains*, de Phyllis Dorothy James/D-2; *Génération 2 : Les Années de poudre*, de Hervé Hamon et Patrick Rotman/D-7
- Lettres québécoises : *Le Silence ou le parfait bonheur*, de Jacques Folch-Ribas; *Le Désert mauve*, de Nicole Brossard/D-3
- Cogito : *Descartes c'est la France*, d'André Glucksmann; *Sur le prisme métaphysique de Descartes*, de Jean-Luc Marion/D-4
- Feuilleton : *Toute ma vie sera mensonge*, de Henri Troyat/D-5
- Lettres françaises : *La Voix des choses*, de Marguerite Yourcenar et Jerry Wilson; *L'Intérieur des heures*, de Chantal Chawaf/D-5
- Polars : huit policiers à mettre dans sa poche/D-6
- Pastorale : *Une voix pour les sans voix*, textes sur la pensée sociale de feu Mgr Adolphe Proulx/D-7
- Carnets : *Sept roses pour une boulangère*, de Négovan Rajic/D-8

Montréal, samedi 27 février 1988



« Pour faire vivre la littérature québécoise, il faut l'enseigner »

MARIE LAURIER

« LE SEUL moyen de faire vivre la littérature québécoise, c'est d'en parler à l'école. Les professeurs aux niveaux collégial et universitaire devraient se faire un devoir de suivre de près le travail de nos auteurs et de les faire connaître à leurs étudiants. « Un directeur littéraire à l'édition est celui qui porte une lanterne pour détecter de nouveaux auteurs. « Écrire est un geste tout à fait na-

turel chez moi. Quand j'étais petit, on m'appelait déjà le poète. » Ces propos émanent de la bouche d'André Vanasse, professeur de littérature à l'UQAM, directeur littéraire chez Québec/Amérique et écrivain qui vient de publier son deuxième roman, *La Vie à rebours* (Québec/Amérique), après *La Saga des Lagacé* (Leméac). Ces trois volets de son activité s'imbriquent tout naturellement l'un dans l'autre, mais c'est surtout celui de directeur littéraire à l'édition que nous avons exploré au cours de cette entrevue.

« Je suis celui qui porte une lanterne pour mieux détecter des auteurs talentueux », dit-il pour définir son rôle chez Québec/Amérique. Ce qui l'amène à formuler le commentaire rapporté plus haut sur l'enseignement, un métier qu'il a choisi et qu'il exerce depuis plus de 20 ans. Il déplore que les professeurs de litté-

rature québécoise ne suivent pas de plus près le cheminement des écrivains d'ici.

« On enseigne toujours, et c'est fort heureux, *Une saison dans la vie d'Emmanuelle*, un livre publié en 1964, mais les jeunes savent-ils que Marie-Claire Blais en a écrit au moins une dizaine d'autres depuis? » Même remarque pour *Prochain Épisode*, d'Hubert Aquin, pour *Bonheur d'occasion*, de Gabrielle Roy, pour *Les Belles-Sœurs*, de Michel Tremblay, des classiques sans doute mais qui sont parmi les premières oeuvres et ont généré chez ces auteurs d'autres romans, d'autres essais, d'autres pièces de théâtre.

« Mais, dans nos écoles secondaires, collégiales et dans les universités, on semble ignorer cette production québécoise. »

« Mais, dans nos écoles secondaires, collégiales et dans les universités, on semble ignorer cette production québécoise. »

« Mais, dans nos écoles secondaires, collégiales et dans les universités, on semble ignorer cette production québécoise. »

« Mais, dans nos écoles secondaires, collégiales et dans les universités, on semble ignorer cette production québécoise. »

Suite à la page D-2

René Char (1907-1988)



Photo Radio-Canada

René Char entretenait des liens privilégiés avec certains poètes québécois. Jean Royer a recueilli leurs témoignages.

Page D-8

Miroir oblige: la littérature québécoise en Wallonie

JEAN ROYER

À PREMIÈRE VUE, on peut penser que Jean-Marie Klinkenberg est un Québécois. Il parle de notre littérature avec enthousiasme. Il admire assez le Québec pour enseigner notre histoire littéraire. Mais M. Klinkenberg est un Belge de langue française. Le Québec l'intéresse à cause de son histoire « exemplaire », qui peut faire réfléchir les intellectuels de la Wallonie.

En fait, M. Klinkenberg est un de ceux qui ont rendu obligatoire l'enseignement de la littérature québécoise à l'Université de Liège. Voilà un cas unique. Bien sûr, notre littérature est enseignée dans d'autres universités européennes : en Italie et dans les pays nordiques, entre autres. Mais, à la faculté de philosophie et lettres de Liège, la littérature québécoise est obligatoire dans le cadre du diplôme en philologie romane.

Une cinquantaine d'étudiants profitent donc chaque année d'un panorama général de notre littérature. En 1988, comme lecture obligatoire, on leur soumet l'oeuvre de Jacques Godbout. Certains échanges de professeurs ont déjà eu lieu entre l'Université de Liège et l'Université de Montréal. Jacques Allard est allé

parler de l'oeuvre d'Hubert Aquin, André Brochu, puis Louise Milot, Louise Cotnoir, France Théoret et Gaston Miron, entre autres, ont donné des cours ou des conférences à Liège depuis dix ans.

Un autre cours, optionnel celui-là, intéresse quelques étudiants qui, eux, approfondissent leur connaissance du Québec en rédigeant une maîtrise ou un doctorat sur l'oeuvre d'un de nos écrivains.

Cet intérêt pour le Québec a commencé en 1967, quand le professeur Maurice Piron est venu enseigner la littérature belge à l'Université Laval. Il avait eu le coup de foudre pour notre culture et la révélation d'une littérature originale. Il était rentré chez lui avec des lectures, des livres et de l'information.

Dix ans plus tard, il fondait le Centre d'études québécoises de l'Université de Liège, grâce à une subvention du ministre Jacques-Yvan Morin. Aujourd'hui, les ambitions du centre dépassent même la littérature : on veut faire connaître rien de moins que l'histoire socio-culturelle du Québec.

Pourquoi cet intérêt soutenu envers la culture québécoise? M. Klinkenberg explique ainsi son « militantisme » et celui de son collègue Jacques Dubois : « Le Centre d'études québécoises est indissociable d'une

réflexion sur notre société. Comparer nos deux littératures, c'est comparer nos deux sociétés. Pour nous, il est difficile d'entrer dans le 21e siècle. Les structures actuelles de la Belgique ne sont pas favorables au développement de la Wallonie. Le problème linguistique joue un rôle de drapeau pour radicaliser certaines positions économiques et autres.

« Nous ne sommes pas armés pour comprendre et "parler" notre situation. La littérature québécoise nous tend une sorte de miroir. Nous ne vivons pas les mêmes situations que vous, mais en regardant bien, on voit ce qui est nous-mêmes et ce qui est l'autre. La littérature québécoise nous offre une sorte de laboratoire. »

« Le Québec, dit le prospectus de l'Université de Liège, a connu une évolution accélérée dont le retentissement fut et est encore considérable. On a pu dire que le Québec avait rattrapé l'histoire. Ainsi le "cas" du Québec demande à être examiné et expliqué sous bien des angles, qu'il s'agisse de l'histoire d'un peuple, de l'évolution d'une langue — le français — loin de son lieu d'origine, de la formation d'une culture partiellement autonome, de la faculté de novation et d'adaptation d'un peuple ou encore d'un projet politique original. Mais le Québec est aussi un morceau d'Amérique et son étude peut également introduire à

une civilisation dont le poids est déterminant dans notre société », précise-t-on à l'Université de Liège.

On conçoit donc que les problèmes du Québec contemporain suscitent un intérêt particulier dans la communauté française de Belgique. « Entre Québec et Belgique francophone, des comparaisons s'imposent, des affinités se dessinent qui permettent à chaque partie de mieux percevoir son identité propre », insistent les universitaires liégeois.

Plusieurs rapprochements ont donc eu lieu, ces dernières années, entre les institutions littéraires de la Belgique et du Québec. Quelques colloques, des échanges de professeurs, une publication codirigée par M. Klinkenberg et Lise Gauvin de l'Université de Montréal, où l'on a justement comparé les deux institutions.

En plus de l'enseignement à l'Université de Liège et la recherche que en découle, le Centre d'études québécoises sert de tremplin pour la connaissance du Québec en Belgique. Il bénéficie, pour son fonctionnement, d'une subvention d'environ \$ 5,000 du Québec ainsi que de l'aide technique de la délégation du Québec à Bruxelles.

« Nous sommes un lieu où le Québec est présent en Belgique », ajoute celui qui a réussi le tour de force



JEAN-MARIE KLINKENBERG (à gauche), du Centre d'études québécoises à l'Université de Liège, rencontrait récemment LISE GAUVIN, directrice du département d'études québécoises à l'Université de Montréal, et JACQUES GOUBOUT, dont l'oeuvre est lecture obligatoire cette année à l'université liégeoise.

d'imposer l'enseignement de notre littérature à ses étudiants et qui préside maintenant les destinées du Centre d'études québécoises.

« Nous sommes un lobby, conclut Jean-Marie Klinkenberg, pour faire connaître le Québec à la communauté française de Belgique. »



Les Noces de Sarah



C'est, sous forme romanesque, la chronique des années 70 vécues dans la métropole que présente Simone Piuze dans ce fort ouvrage. Des années où toute une génération découvre et éprouve une liberté nouvelle, des paradis artificiels. Ce roman paraîtra, la semaine prochaine, aux éditions de l'Hexagone.

SIMONE PIUZE

LA PORTE s'ouvrit sur une quinzaine de freaks au plus fort de leur premier voyage de mescaline. Assis par terre, ils tapaient sur des casseroles. Un seul était debout et, se contorsionnant, il soufflait dans un saxophone comme un déchainé. Je reconnus quelques visages, dont ceux de Raymond, dit le Grand Schnouk, et d'Odile, la soeur de Philippe, tous deux présents au party de la semaine précédente. Raymond me salua du bout du nez sans cesser de tambouriner sur ses tablas. J'admirai l'élégance et l'agilité des doigts osseux.

Odile s'approcha de son frère et le prit dans ses bras. — Je me suis ennuyée de toi, dit-elle en caressant affectueusement ses cheveux. J'ai le goût de m'occuper de toi ce soir. Je souriais, mal à l'aise, étrangère au discours de cette fille blonde qui avait accaparé Philippe. On m'inspectait. Tant par mon maquillage que par mes vêtements, je devais trancher sur le reste des invités vêtus de jeans brodés et décorés de minuscules miroirs. Aucune des filles n'avait le moindre soupçon de maquillage. Je leur en voulais à toutes d'être uniformes, semblables dans leur expression, belles aussi dans cette simplicité, ce naturel sauvage qu'elles portaient d'une façon presque indécente. Je m'approchais imperceptiblement de Philippe et lui chuchotai à

l'oreille que l'accueil était plutôt froid. Puis, je le pris par la taille. Il semblait réticent, mais je restai ainsi, immobile, espérant signifier aux autres qu'il était avec moi, que nous formions déjà un couple. Je me sentis immédiatement plus forte. Il se dégagea d'une façon un peu brusque et vint s'asseoir près du Grand Schnouk. Je regrettai d'être venue à Sainte-Émilie. Je me sentais de trop à cette fête, étrangère au monde de Philippe, étrangère à ses plaisirs. Cette musique vacarme me déplaisait, tout comme cette façon de boire à même la bouteille de bière.

Philippe se mit à causer avec le Grand Schnouk. Je vis ses mains se poser sur les épaules du joueur de tablas et ses yeux s'illuminer. Ils se regardaient avec cette étincelle qui ne ment pas, cette étincelle de la complicité que je n'avais pas encore avec lui. Et comme pour ajouter à mon inconfort, Odile tira son frère à l'extérieur du chalet, me laissant là, sourire tordu aux lèvres. Je l'entendis crier :

— J'ai lavé Mousine avant de faire monter la gang dedans ! Viens voir, Philippe, comme elle est propre maintenant ! Je voulais te faire une surprise !

Quoi ! Philippe avait une voiture qu'il prêtait aux membres de sa gang, tandis que lui voyageait en auto-stop ? C'était sans doute de cela qu'il voulait parler quand il avait laissé tomber le mot « fraternité » entre deux chansons, ce soir. Et c'est pour se moquer sans doute du capitalisme que sa vieille Peugeot avait été surnommée Mousine — diminutif de limousine — !

Odile tenait la taille de son frère à deux mains et il riait, soûlé de joie, se laissant porter par la vague de voix et de musique qui le submergeait. C'était son monde. Il s'y sentait à l'aise. À l'abri. J'eus alors envie de courir vers lui, de pousser Odile et de m'accrocher à sa place, mais je restai debout près du téléviseur éventré, feignant d'observer avec intérêt le jeu de

Suite à la page D-2

Pierre MORENCY
Quand nous serons
poèmes
1967-1978
276 p. — 19,95\$

PIERRE MORENCY
QUAND NOUS SERONS

Poète de la fraternité et de l'amour, Pierre Morency s'attache, entre conscience et mémoire, à dévoiler la vérité du réel, porté constamment par l'élan de la sincérité et de la tendresse.

« Mais quelle poésie! » Richard Giguère, *Lettres québécoises*

« Quand nous serons confirme plus que jamais que Pierre Morency est non seulement l'un des meilleurs poètes de sa génération, mais aussi l'un des meilleurs du Québec. » Gilles Toupin, *La Presse*

« Et quelle écriture! »

l'Hexagone
lieu distinctif d'édition littéraire québécoise
COLLECTION RETROSPECTIVES



LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1 Les Vaisseaux du cœur	Benoite Grout	Grasset	(5)*
2 Myriam première	Francine Noël	VLB	(1)
3 La Popessa	Murphy/Arlington	Lieu commun	(2)
4 Le Fou du père	Robert Lalonde	Boréal	(6)
5 Une invitation pour Matlock	Robert Ludlum	Laffont	(3)
6 L'Héritage	Victor-Lévy Beaulieu	Stanké	(-)
7 Brume	Stephen King	Albin Michel	(4)
8 L'Amant sans domicile fixe	Fruttero & Lucentini	Seuil	(-)
9 La Grande Sultane	Barbara C-Riboud	Albin Michel	(8)
10 Lanterna magica	Ingmar Bergman	Gallimard	(-)

Ouvrages généraux

1 Prévenir le burn-out	Jacques Languirand	Héritage	(1)
2 La Part du lion	Linda McQuaig	du Roseau	(4)
3 Le Guide canadien des assurances 88	Ass. des consommateurs du Québec	Prologue	(-)
4 Génération II	Hamon et Rotman	Seuil	(3)
5 La Petite Noire	Jean Larose	Boréal	(-)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquinistes; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Librairies G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

Les best-sellers

Le verbe qui tue

SANS LES MAINS
Phyllis Dorothy James
(traduction)
de *Unnatural Causes*, 1967
Paris, Mazarine, 1987, 237 pages

DENIS SAINT-JACQUES

APRÈS le malheur qui vient de faire *Un certain goût pour la mort*, les éditions Mazarine s'empressent de tirer profit de l'attention attirée sur l'oeuvre policière de P.D. James et font traduire un de ses romans publiés il y a 20 ans déjà pour prolonger si possible une faveur publique encore vive. Nous y retrouvons avec plaisir un inspecteur Dalgliesh plus jeune mais tout aussi habile à résoudre les énigmes que l'assassinat met sur son chemin. Les problèmes qu'il affronte apparaissent pourtant d'autant plus insurmontables, cette fois, qu'il ne se trouve pas sur son terrain et qu'il ne mène pas l'enquête, mais doit plutôt la subir, sinon suspect lui-même, du moins parent d'une suspecte.

La romancière a choisi de situer l'aventure dans un milieu d'écrivains, une petite colonie regroupée sur les bords de la mer du Nord dans le Suffolk, et où Dalgliesh rend par-

fois visite à sa tante pour de paisibles vacances loin de Scotland Yard et de l'agitation de Londres. Si vous êtes un habitué de la romancière britannique, vous savez déjà que Dalgliesh est un poète renommé; vous aurez ici l'occasion de lire de sa main quelques lignes dont vous percevrez toute l'efficacité... Mais, vous vous en doutez, c'est surtout d'autre chose qu'il s'agit, de crime bien entendu. Et l'ironie du sort, celui qui concocte P.D. James, fera de la victime un auteur de roman policier dans une mise en scène tout à fait livresque, comme vous ne le comprendrez que progressivement. Ici, le lecteur doit avoir la curiosité en éveil dès les toutes premières lignes et prendre très tôt note des indices s'il espère s'y retrouver dans un écheveau particulièrement embrouillé. Les suspects ne manquent pas; la petite société de Monksmere Head regorge de personnes qui auraient eu soit des raisons de s'en prendre à la victime, soit l'occasion de le faire. Mais les alibis des uns paraissent aussi impenables que l'absence de motifs des autres. À vrai dire, si crime il y a manifestement, il n'est pas si évident qu'on soit autorisé à parler de meurtre. Justement, l'inspecteur Reckless,

chargé de l'enquête, n'y croit pas, lui. Et, s'il reste prêt à écouter Dalgliesh et même à l'informer poliment des progrès de ses démarches, c'est dans la moindre sympathie pour ce policier célèbre qui voudrait rendre plus difficile encore une affaire suffisamment complexe.

Il faudra donc que, à son corps défendant, Dalgliesh s'en mêle et ce sans les moyens ni les pouvoirs de l'enquêteur officiel. Le titre du livre, *Sans les mains*, fournit une piste; à vous de savoir la suivre aussi bien que le héros. Serions-nous dans un monde où l'on fait un exemple des mauvais écrivains en leur coupant les mains? Célèbre et riche, Maurice Seton avait attiré sur son oeuvre des critiques sévères et apparemment méritées. Rassurez-vous, un désagréable et prétentieux auteur de romans sentimentaux sévit tout au long de l'intrigue sans que quiconque ne l'agresse. Les rapports du crime et de l'écriture ne sont pas si simples pour P.D. James. Si les auteurs de littérature pour grand public, criminelle et sentimentale, sont lourdement chargés comme personnages dans ce roman, ils sont au moins colorés. La question de l'écriture compte pour beaucoup dans ce roman où les messages nous viennent d'outre-tombe et la solution de la culpabilité du meurtre passe par là. Mais je m'arrête, vous allez croire que je vous ai donné assez d'armes pour vous tirer d'affaires par vos propres moyens. Essayez plutôt!

Mais je ne voudrais pas laisser



PHYLLIS DOROTHY JAMES.

cette question de l'écriture sans vous signaler la qualité inégale de la langue de ce livre. Au-delà de coquilles vraiment trop abondantes, le texte fourmille de fautes qu'on doit probablement imputer à une traduction rapide sans révision. C'est à croire que les éditions Mazarine ne font pas de corrections d'épreuves. En tout cas, cela donne l'impression justement d'une traduction sans les mains. P.D. James et son roman valaient mieux que cette intervention assez assassine.

André Vanasse

Suite de la page D-1

tion ultérieure pour ne s'en tenir qu'aux valeurs sûres d'il y a 20 ans. Cela m'apparaît souverainement anti-professionnel de ne pas suivre de près le cheminement de nos écrivains. Tenez : quand je pense que l'on considère encore Gérard Bessette comme un "jeune" auteur québécois ! Son livre *Le Libraire* est aussi un très bon classique mais il en a écrit d'autres et on les ignore souverainement.

Aux yeux d'André Vanasse, lui-même spécialiste de l'oeuvre de Marcel Proust à qui il a consacré le sujet de sa thèse de doctorat à Paris, le seul moyen de faire vivre une littérature, c'est de l'enseigner aux jeunes pendant qu'ils sont réceptifs, à la limite « captifs » d'un programme académique, de telle sorte qu'ils puissent au moins se sensibiliser aux ouvrages de nos écrivains.

André Vanasse poursuit sa diatribe et l'on ne sait plus si c'est le professeur, le directeur littéraire ou l'écrivain qui parle. Les trois, sans doute : « La culture, celle des arts et spectacles, constitue une industrie de pointe au Canada, dit-il. Il faut en tenir compte dans le contexte de la civilisation des loisirs, comme l'ont fait New York et Toronto qui accordent une très grande importance aux choses de l'esprit et qui vivent une revitalisation urbaine spectaculaire. » Il rêve que Montréal en fasse autant.

L'écrivain trouve tout à fait naturel, légitime et séant de publier ses livres chez Québec/Amérique. Il conçoit mal que, par excès de pudeur ou de fausse modestie, il aille trouver ailleurs que dans la maison où il travaille l'encadrement accordé à un auteur. Sans revendiquer de privilège ni de faveur, il se soumet volon-

tièrement au processus régulier de l'acceptation des manuscrits et du jugement du comité de lecture. Québec/Amérique traite donc son directeur littéraire comme ses autres écrivains et c'est ainsi que *La Vie à rebours* subit le même traitement que tout nouveau livre : recension, critique, tournée des médias, entrevue avec l'auteur et campagne de presse.

Parmi les auteurs qu'il publiera en 1988, André Vanasse mentionne Yves Beauchemin, auteur du *Matou*, un de plus gros succès de librairie de Québec/Amérique, et il semble qu'un même sort attend son prochain roman dont le directeur littéraire se garde bien de dévoiler l'intrigue. Il s'agit d'une « brique » de 900 pages, comme le veut la nouvelle mode nord-américaine, et il consent à nous dire que « le principal personnage est une femme dans la cinquantaine », point à la ligne. Le titre n'est pas encore choisi. Chez Québec/Amérique toujours, Noël Audet signera une saga historique de la vie en Gaspésie depuis le début du siècle, un essai du constitutionnaliste Jacques Brossard, et vraisemblablement un roman de Jacques Poulin (auteur de *Volkswagen Blues*). Au cours de 1988, on lancera *Vamp*, de Christian Mistral, un nouveau venu sur lequel Québec/Amérique fonde beaucoup d'espoir et qui témoigne de l'importance que la maison accorde aux jeunes auteurs, voire aux débutants.

Selon André Vanasse, l'écriture québécoise a connu une très nette évolution depuis les années 1960 : on est passé de l'époque pré- et pro-nationaliste, de la vogue de l'écriture féminine et féministe à celle des différentes formes d'ouvrages plus substantiels depuis 1980 : romans historiques, à épisodes, de science-fiction, etc.

— Marie Laurier

LES ONDES LITTÉRAIRES

TÉLÉVISION

Au réseau français de **Radio-Canada**, le dimanche à 9 h 30 : *Le livre ouvert*, une série conçue pour promouvoir le goût de la lecture chez l'enfant.

Au réseau de **Télé-Métropole**, le dimanche de midi à 14 h : à *Bon Dimanche*, Reine Malo propose la chronique des livres par Christiane Charette et la chronique des magazines par Serge Grenier.

À **Radio-Canada**, dimanche à 16 h, Nathalie Petrowski et Daniel Pinard animent *La Grande Visite*, une émission où l'on reçoit parfois un écrivain.

À **Radio-Canada**, le mardi à 13 h 15, l'émission *Au jour le jour* présente une chronique sur les livres tous les deux jours.

À **TVFO** (câble 30), dimanche à 21 h : *Apostrophes*. Sous le thème « Les hommes politiques racontés par les journalistes politiques », Bernard Pivot reçoit Paul Amar, Catherine Nay, Jean Daniel, Pierre Pellissier, Philippe Boggio, Alain Rollat et Cabu. (Reprise le dimanche 6 mars à 14 h.)

Au réseau **Vidéotron**, lundi à 21 h 30, à l'émission *Écriture d'ici*, Christine Champagne reçoit un écrivain. (En reprise mardi à 13 h 30, vendredi à 4 h 30 et samedi à 14 h 30.)

RADIO AM

À la radio AM de **Radio-Canada**, le samedi à 17 h, dans le cadre de l'émission *Plaisirs*, Pierre Bourgault parle de littérature.

À **Radio-Canada**, du lundi au vendredi, aux *Belles Heures*, entre 13 h et 15 h, Suzanne Giguère parle de littérature.

RADIO FM

À **CIBL-FM**, Montréal, dimanche à 17 h 30 : *Textes*. Yves Boisvert lit des extraits de *Vivre n'est pas clair*, de Rachel Leclerc, et des *Métamorphoses d'Ishtar*, de Nadine Ltaif. Produite par CFLX-FM (Sherbrooke) et présentée par les Écrits des Forges, l'émission est également diffusée sur CKRL-FM (Québec).

À **Radio-Canada**, lundi à 16 h : *Fictions*, magazine de littérature étrangère, animé par Réjane Bougé, avec les chroniques de Stéphane Lépine, Louis Caron et Suzanne Robert.

À **Radio-Canada**, mardi à 21 h 30 : *En toutes lettres*, magazine consacré à la littérature d'ici, animé par Marie-Claire Girard, avec les chroniques de Jérôme Daviault (essais), Jean-François Chassey (fiction) et Roch Poisson (revues).

À **Radio-Centre-Ville** (102.3), mercredi de 07 h 30 à 09 h : *Les Paresseuses matinales*. Jean-François Bonin reçoit régulièrement des écrivains et recense les revues culturelles.

À **Radio-Canada**, mercredi à 16 h : *Littératures parallèles*, animé par André Carpentier, avec les chroniques de Michel Lord (science-fiction/fantastique), Jean-Marie Poupard (policier/espionnage) et Jacques Samson (bande dessinée).

À **Radio-Centre-Ville**, mercredi à 16 h : *Paraglyphes*. Danielle Roger parle de littérature. Son invitée du 2 mars est Hélène Rioux.

À **Radio-Canada**, mercredi à 21 h 30 : *Le Jardin secret*, animé par Gilles Archambault.

À **Radio-Canada**, mercredi à 22 h : *Littératures*. « L'Empire des lettres », introduction à la littérature chinoise classique (8 de 10 émissions).

À **Radio-Canada**, jeudi à 16 h : *Les Idées à l'essai*. — M.M.

Omraam Mikhaël Aïvanhov

harmonie et santé

« La meilleure thérapie se pratique tous les jours par la façon de vivre, c'est-à-dire, de penser, de sentir et d'agir en harmonie avec les forces de la nature. »

Collection Izvor

EDITIONS PROSVETA

format de poche 6,95\$

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

Yves Bélanger, Pierre Fournier

L'ENTREPRISE QUÉBÉCOISE

Développement historique et dynamique contemporaine

Yves Bélanger et Pierre Fournier

Les entreprises québécoises francophones sont encore trop mal connues! Et pourtant certaines d'entre elles ont plusieurs décennies d'histoire!

Les auteurs remontent aux origines et retracent cette histoire. Ils montrent le dynamisme des entrepreneurs québécois francophones contemporains.

« Les auteurs de cet ouvrage remarquable analysent cette évolution en regard des racines historiques du capital québécois et de l'intervention de l'État (plus particulièrement du Parti Québécois) sur le développement des entreprises. »

Guy Ferland Le Devoir 20.2.88

CAHIERS DU QUÉBEC N° 91

Coll. Science politique

200 pages — 18,95 \$

éditions hurbulise hmh itée

7360, boulevard Newman

Ville LaSalle (Québec) H8N 1X2

Téléphone (514) 364 0323

DANS LES

TYPO

LES MEILLEURS BOUQUINS

Lise Gauvin

Lettres d'une autre

Lise Gauvin

LETTRES D'UNE AUTRE

essai/fiction, 152 p. — 6,95\$

« Quatre ans plus tard, je les relis avec un plaisir neuf, plus intense que le souvenir que j'en avais. »

Jean-Roch Boivin

TYPO

POCHE

L'HEXAGONE

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Aujourd'hui 27 février de 14h à 16h

Jacques Folch-Ribas

LE SILENCE

Robert Laffont

Samedi 5 mars de 14h à 16h

FRANCINE NOËL

Myriam Première

vlb éditeur

Venez regarder avec nous

APOSTROPHES

le dimanche à 14h30

de 9 à 9

363 jours cette année

1120, av. Laurier ouest

outremont, montréal

tel.: 274-3669

Les Noces de Sarah

Suite de la page D-1

doigts du joueur de saxophone. Je ne devais pas oublier ce que Philippe m'avait dit : il appartenait à tous, se fondait dans les autres... Je m'approchai de la pièce adjacente, une cuisine exigüe, et restai sur le pas de la porte, estomaquée par la scène qui s'y déroulait.

Une fille était là, fragile dans sa robe verte — elle était la seule à porter une robe —, l'oeil brun un peu fou, les seins en forme de poire, les pommettes saillantes, les lèvres minces mais l'ouverture de la bouche très grande. Elle était là, Marie la déracinée, debout dans cette cuisine meublée seulement de posters fripés, de casseroles suspendues aux murs, d'une petite table et d'une unique chaise rouge à trois pattes. Là, silencieuse, contemplant une grande fille aux cheveux luisants de henné, au *tee-shirt* de garçon laissant deviner les mamelons dressés par le désir, attentive au sourire de la rousse Géraldine aux chairs abondantes et au regard de braise. Incrustée dans cet instant et prête à s'envoler aussi au moindre appel de Johanne, la troisième fille, qui avait peu de poitrine, des yeux noirs, une immense chevelure de jais, Amérindienne jusque dans le sourire presque dur, dans les dents parfaites et blanches comme neige. Johanne, prêtresse à l'éternelle cigarette aux lèvres, au rire un peu rauque, à la parole lente et apaisante. Johanne, la fille qui habitait avec Philippe.

Marie, Géraldine, Johanne. Trio inséparable à l'abri de toute jalousie, disait-on. Marie, la sans-métier, la voyageuse qui avait sillonné l'Asie sac au dos, logeait maintenant avec ses deux frères et travaillait parfois comme serveuse au restaurant chic que tenaient ses parents dans le Vieux-Montréal. Géraldine, elle, divorcée depuis un an, était retournée vivre à la maison familiale et prenait des cours de poterie et de cuisine macrobiotique. Elle espérait ouvrir bientôt un restaurant à prix modiques, pour *freaks*. Quant à Johanne, elle terminait une année d'enseignement au niveau élémentaire. Ses supérieurs étaient satisfaits de ses services, mais s'étonnaient de son accoutrement et de ses lectures — on la voyait souvent plongée dans la revue *Plexus*, s'attardant sur les photos de femmes nues qui en décoraient les pages.

— Ça me pique ici, dit soudain à mi-voix Géraldine. Les maringouins ne m'ont pas lâchée de la journée.

Marie, qui se tenait tout près, retroussa le *tee-shirt* et se mit à gratter doucement la poitrine de Géraldine. Elle ne disait mot, mais regardait la rousse qui riait. Les doigts de Marie s'arrêtèrent sur les pointes des seins. Elle les effleura du bout des index en chantonnant. Géraldine cessa de rire. Elle prit la main de Marie et la promena sur sa poitrine. Puis, lentement, elle approcha son visage de celui de Marie, la fixant de son regard ardent. Assise sur la table, Johanne observait la scène, immobile, grave. Elle vit la fragile Marie poser ses lèvres sur celles de Géraldine. Les deux femmes ne bougeaient plus, prises par le même désir, offertes déjà à la folie de l'amour.

Johanne descendit de la table et vint alors les rejoindre, sa cigarette au coin de la bouche. D'un accord tacite, les trois filles se dirigèrent en se tenant par la taille vers la chambre la plus rapprochée.

Je marchai vers le lavabo, bouleversée. Je me versai un grand verre d'eau et le bus d'un trait. Je ne savais comment analyser les sentiments qui me troublaient. Il y avait en moi un mélange d'envie, de répulsion, de haine et de tristesse. À la fois violemment attirée par ces filles, comme happée par leur pouvoir, je les jugeais aussi très sévèrement, un peu comme l'aurait fait ma mère en pareilles circonstances.

— Sarah !... Qu'est-ce que tu fais dans la cuisine ? Viens avec nous autres dans le salon. On a du *fun* à mort ! cria soudainement Philippe, revenu de l'inspection de sa voiture.

Il s'approcha et me tendit un *joint*. Je le pris nerveusement et le portai à mes lèvres. Étreignant Philippe, je lui dis que j'avais sommeil. Il me regarda en souriant, entoura mes épaules et m'amena dans une chambre, la plus grande, celle qui donnait sur le salon. En passant près du joueur de saxophone, nous l'entendîmes s'exclamer : « Je suis gelé ben raide ! C'est au boutte ! » Debout au milieu du salon, il berçait son instrument comme s'il s'était agi d'un bébé. Les yeux hagards, il répétait : « C'est au boutte ! » et ses pieds nus esquissaient sur le tapis déchiré d'étranges pas de danse.

(Tous droits réservés, 1988, éditions de l'Hexagone.)

LE DEVOIR VOUS OFFRE LA QUALITÉ

POUR INSÉRER UNE ANNONCE SOUS LA RUBRIQUE

CARRIÈRES ET PROFESSIONS 842-9645

Les Prophéties du Pape Pie XII

P. Boyer de Belvefer

Les Prophéties du Pape Pie XII

P. Boyer de Belvefer

4 années au Vatican avec Pie XII

GUY TRÉDANIEL

ÉDITEUR

AQUARIUS Diffusion

Tél.: (514) 737-9176

bientôt en librairie

Un nouveau Faust

LE SILENCE OU LE PARFAIT BONHEUR
Jacques Folch-Ribas
Paris, Robert Laffont
1988, 165 pages

LETTRES QUÉBÉCOISES

JEAN-ROCH BOIVIN

« C'EST une histoire étrange », lit-on en page 4 de la couverture. Cette étrangeté, elle s'impose dès les premières lignes du récit que fait Michel de l'amitié qui le lia, 15 années plus tôt, à Olivier Sanche, un jeune pianiste parisien déjà célèbre. « Nous sortions, interminables promenades à Paris ou à Milan, agréables soirées, peu de confidences, un mot parfois sur lequel on qu'il avait aimé, mais cela ne semblait jamais tirer à conséquence. Seule la musique lui arrachait des souvenirs, des récits, un jugement. » Cette étrangeté prégnante, ce sont les lieux qui la créent, ce Levant espagnol baigné par la Méditerranée que viennent visiter les vents de l'Orient. On croirait d'abord qu'elle tient aux personnages, à leur destin particulier; à la relecture, il me semble que ce que je prenais pour un décor d'apparat est en réalité ce qui les agite, ce *duende* dont parlait le baron Karl. Du fond des âges, ils sont convoqués pour cette cérémonie d'amour et de mort sur cette terre d'oliviers, d'amandiers et de caroubiers.

Un soir, à l'Opéra de Barcelone, Michel présente à son ami l'artiste Clara Bevali, une amie de sa famille, authentique *principessa* italienne, dernière des Medici. « Au foyer, durant le premier entracte, elle apparut comme un navire sur l'erre, blanc, pénétrant dans un port bariolé sous une lumière violente. » L'effet de séduction est immédiat,

Par-delà le bien et le mal dans l'empire absolu de la beauté

puissant. Elle invitera le virtuose à la Rugiada. Il n'en repartira jamais. Jacques Folch-Ribas est non seulement académicien et critique littéraire mais aussi architecte et historien de l'art. Cela explique un peu qu'il puisse décrire ce lieu et sa magique beauté de telle façon qu'il devient l'élément central du récit, le pivot d'une tragédie qu'on ne peut s'empêcher de pressentir. Dans cette *finca*, sorte de château ceint de terrasses, vivent le baron Karl, maître des lieux, force de la nature, sa femme Clara et leur fille Elisabeth, « d'une beauté et d'une grâce qui coupait le souffle. » Tarmina, gouvernante à la beauté hiératique, devenue comme une soeur pour Clara, et le vieux domestique Manso, discret comme une ombre. « Dans cette immense bâtisse, chacun semblait avoir son rythme propre et s'en trouver bien. Les rencontres se produisaient à des heures variées, presque jamais les mêmes de jour en jour, et cette liberté grisait d'abord. On découvrait bientôt qu'il y avait tout de même quelques repères qui servaient de ralliement à chacun. L'aurore, la rosée qu'on pouvait aller voir seul, si l'on avait le courage. Puis, le matin, les terrasses où des tables prêtes attendaient le bon plaisir: la faim, la soif, la chaleur douce des premières vagues du soleil ou, parfois, la fraîcheur humide qui montait de la mer. »

Mais est-ce là le parfait bonheur? Et le silence? Non. Il y a un prix à payer d'abord et c'est là que la tragédie réclamera son dû. Olivier aime Elisabeth; pourtant, il sera séduit par Tarmina. Il aime aussi son art. « Il me semblait, dira-t-il, que la moindre minute de sa vie avait été

prévue, organisée pour ce qu'elle produirait ensuite sous ses doigts au clavier. » Mais il choisira le silence de Rimbaud. « Si tu m'aimes, prends garde à toi! » L'amour est un tourment. Bien que le suspense ici n'ait pas plus d'intérêt qu'il n'en a dans un opéra, par convention, je ne révélerai rien du drame du chapitre XIII, l'avant-dernier, ni de l'intervention d'Aspio, l'intendant du domaine secrètement amoureux d'Elisabeth, comme instrument de l'alea du destin. Le dernier chapitre ne conclut pas, il s'ouvre. Le bonheur serait-il le parfait silence du cœur? À la fin, le discret narrateur exprime une ultime réticence: « ... il n'est peut-être pas convenable d'attirer l'attention sur des existences dont l'art consiste à se poursuivre dans les siècles avec l'aide du hasard. »

L'intense fascination réciproque qui soude cette petite poignée de personnages, le narrateur la décrit avec une sorte de respect attentif au mystère de chacun: il nous fait voir et toucher, et entendre et sentir. Il n'explique pas. Musique, couleurs des instants, chorégraphie des gestes, il décrit. Et le style cultive une sorte de transparence qui entretient le lecteur dans une perplexité inquiète. Trompeuse transparence qui vous fait revenir pour relire, réentendre, rattraper une note perdue dans l'agencement des mots et des éléments du récit, cette musique singulière qui est pur effet de l'art. L'art et l'amour, voilà le véritable sujet de ce roman élégant mais dénué d'effets fracassants où Olivier Sanche devient une sorte de Faust.

J'ai pensé à *La Maison de Bernarda*, de Lorca, à *Cet obscur objet du désir*, de Buñuel, aux *Noces* de



Photo Jacques Grenier
JACQUES FOLCH-RIBAS.

sang, de Saura, pour me faire un Levant tel que, si un jour je le voyais, il évoquerait pour moi cette Rugiada où *Le Silence* de Folch-Ribas pourra toujours se transporter.

Doigts au but

MONTREAL GRAFFITI
Jeanne Demers, Josée Lambert et Line Mc Murray
Montréal, VLB éditeur
1987, 139 pages

RAYMOND CORRIVEAU

L'INTÉRÊT pour le *graffiti* passe souvent pour un engouement tout récent, voire une originalité postmoderne. Pourtant, on peut retracer dans la Bible, aux « livres prophétiques de Daniel », les préoccupations du roi Balthazar qui vit, dans un songe, de mystérieux doigts écrire sur les murs du palais royal. Seul le prophète Daniel put interpréter la signification de ce terrible message qui prédisait, d'ailleurs, la chute du roi impie. *Montréal graffiti* nous plonge à nouveau dans le mystère de l'apparition du signe anonyme et de son interprétation. L'univers du *graffiti*, bien que parfois teinté d'humour, est loin de se confiner à la désinvolture. Le « graffiteur », par souci de communiquer adéquatement avec son public, respecte les sens uniques, utilise les murs près des feux rouges afin d'allouer plus de temps de lecture aux automobilistes et va même adapter la dimension de ses écrits selon que la circulation soit piétonnière ou motorisée. Malgré les nombreux préjugés qui teintent encore cette forme de communication, le livre des Demers, Lambert et Mc Murray va rapidement nous convaincre que les *graffiti* ont quelque chose à dire. Le fait même de regrouper ces messages en un seul volume nous fournit une lecture privilégiée puisque généralement l'impact cumulatif des *graffiti* nous échappe, vu son éparpillement aux quatre coins de la ville.

Les auteurs ont parfaitement ciblé leur introduction: elle se veut brève mais suffisamment réfléchie pour orienter le lecteur dans le rapport social du *graffiti*. Le discours savant a su s'effacer suffisamment pour ne pas limiter l'auditoire, tout en fournissant un cadre conceptuel impeccable. Ce livre, qui est à « déguster » par un dimanche matin dans un rayon de soleil, s'appuie également sur une prise d'image qui dépasse le strict caractère informatif. Les pho-

tographies de Josée Lambert s'inscrivent parfois dans la narrativité des cris de l'âme gravés sur les murs. Très souvent même, l'image fournit une « clôture » urbaine à l'interprétation des textes.

Cet agencement de discours écrit et de discours visuel sur l'écrit (la photographie de *graffiti*) va produire une structure narrative assez particulière, semblable à celle de Brecht. Le lecteur, dès la page titre (« Vos yeux esclaves de l'ordinaire »), se voit interpellé comme étant celui qui aura à dénouer les éléments dramatiques en présence. Le cumul des images-textes interpelle de plein fouet les « certitudes » qui pullulent dans le Québec, inc. d'aujourd'hui. Lorsque l'humour et la critique s'amalgament si bien dans un *graffiti* tel que « Combattez le terrorisme: bombardez Washington », personne ne pourra s'esquiver, surtout si un autre texte s'empresse d'ajouter « Réapproprions nos vie et nos idées » (sic). Dans un univers où abondent les moyens de communication, nous sommes renversés de constater que tant de choses demeurent encore non exprimées, si peu véhiculées. Devant l'apparition de ces nouveaux points de vue, on est en droit de se demander si nous ne sommes pas collectivement dans une situation similaire à celle de Balthazar et si le *graffiti* ne nous annonce pas une mutation idéologique prochaine?

En conclusion, on ne peut que célébrer la venue d'un livre qui échappe à la vague d'enfermement narcissique. Les auteurs illustrent avec éclat que l'intelligence d'un phénomène de société n'est pas astère ni envieuse. On peut même se permettre de rêver que la maison d'édition VLB prendra l'accoutumance douce de ce mariage réussi entre texte et photographie.

LE DEVOIR VOUS OFFRE
LA QUALITÉ
POUR INSÉRER UNE ANNONCE
SOUS LA RUBRIQUE
CARRIÈRES ET PROFESSIONS
842-9645

Du réel aux mots et des mots au réel

LE DÉSERT MAUVE
Nicole Brossard
Montréal, l'Hexagone
1987, 220 pages

LORI SAINT-MARTIN

AVEC *Le Désert mauve*, Nicole Brossard nous donne un livre accompli et lumineux, qui devrait échapper au cercle restreint des inconditionnels. Elle joue à fond du paradoxe du livre, à la fois objet matériel (« mince tranche de papier entre les appuis-livres »), collection de mots imprimés, et histoire (car les mots deviennent, sans qu'on sache trop comment, des personnages, des lieux, des émotions).

C'est justement de ce double passage du réel aux mots et des mots au réel qu'il est question dans *Le Désert mauve*. Le roman englobe trois récits: « Le désert mauve », de Laure Angstelle, et sa « traduction » (« Mauve, l'horizon ») par Maude Laure. Entre les deux, « Un livre à traduire » regroupe les travaux auxquels Maude Laure se donne en vue de saisir l'univers de Laure Angstelle.

Mélanie, la narratrice du « Désert mauve », a 15 ans et habite l'Arizona, où sa mère tient un motel avec une autre femme. La nuit, ou à l'aube, Mélanie sillonne le désert à toute vitesse dans la voiture de sa mère, s'émerveillant des « espaces déliants » et de la violence de la foudre ou du soleil levant. Rarement, d'ailleurs, a-t-on si bien rendu l'éblouissement du désert, son éclat insoutenable. Mélanie se laisse envoler par Angela Parkins, une femme mystérieuse au corps « fanatique, rempli d'urgence ». Le récit tout bref — il couvre à peine une quarantaine de pages — s'achève sur le meurtre de cette femme, au bar du motel.

On le voit, *Le Désert mauve* raconte des amours de femmes: entre mère et fille, entre amantes, ou entre traductrice et auteur, car Maude

Laures succombe à la fascination de la femme qu'elle devine derrière les mots de Laure Angstelle, mais dont elle ignore tout. La seule figure masculine du récit, « l'homme long », est liée aux explosions atomiques qui brisent le silence du désert et au meurtre d'Angela Parkins.

Comment Laure A. devient-elle M. Laures, tandis que le mauve du désert trouve un prolongement inattendu dans le prénom de la traductrice? À force de manipuler les objets, d'arpenter les lieux, de faire parler les personnages muets de Laure Angstelle, Maude entre peu à peu dans le monde de l'auteur. La partie centrale du livre donne naissance à un nouveau récit, une fiction minée, retournée, interrogée; en même temps, c'est une longue méditation sur la traduction comme acte de lecture.

La version du « Désert mauve » publiée par Maude Laure est une interprétation, dans le double sens de traduction et de commentaire. Elle invente des passages, précise et développe des points laissés vagues ou, au contraire, rend l'original plus difficile. Maude Laure se voit comme un simple « instrument de résonance », mais elle n'en donne pas moins une lecture parallèle de l'oeuvre: par exemple, l'aube évoque la « fureur » pour Laure Angstelle, mais le calme et la quiétude dans l'esprit de Maude Laure. Traduire signifie alors faire coexister les paysages intérieurs de l'une et de l'autre.

Ainsi, le livre de Nicole Brossard est à la fois une brillante fiction et une réflexion sur la notion même de récit. Il pose le problème de la traduction, des mots, en d'autres mots, mais aussi du réel en caractères im-

primés. La confrontation de trois textes — chacun présenté comme un livre distinct, rédigé d'une main différente — emmêle fiction et réalité, ébranle nos certitudes en matière de lecture.

Dans le désert, on peut « tout connaître de la beauté, de la lumière, éloigner la peur et la mort ». Le livre de Nicole Brossard est beau d'une beauté dure, comme celle du désert lui-même. À lire, absolument.



NICOLE BROSSARD. Photo Jacques Grenier

estuaire
Les poètes en revue
6 mars à 17h
Nicole Brossard
et Nadine Ltaif
10 avril à 17h
Jean Chapdeleine Gagnon
Gérald Gaudet
au Mélomane
812, Rachel est
(angle St-Hubert)
Montréal — Tél.: 526-9504

libraires demandé(e)s

La Librairie Champigny est présentement en pleine effervescence. Nous sommes à la recherche de libraires d'expérience, de jour et de soir, afin de combler des postes de « responsables de rayons ».

Si vous possédez plus de deux ans d'expérience en librairie et désirez travailler auprès du public dans une librairie qui bouge, nous aimerions vous connaître...

Champigny

Mont-Royal
844-2587

OUVERT 7 JOURS
JUSQU'À 21 H

Librairie Champigny inc.
4474, rue Saint-Denis
Montréal

Rue Racine Flammarion

TOUT EST NOUVEAU:
les auteurs,
les thèmes,
les styles,
la volonté
d'être lisible
par tous.

*Comment en suis-je arrivée là?
Après six années d'effort pour donner enfin
un roman comme les autres.*
Moi, Jane cherche Tarzan
Annette Lévy-Willard

*Il n'y a plus un seul homme, ne cherchez plus, car
pas même celui qui dans fait à un se rapprocher
en regardant l'archipel de l'océan.*
Fort Princesse
Jean Decampe

*Il remplit les deux bûches de son maigre
avant que Larrich ne se reprenne sa respiration
et se remplace par deux porteurs de Karl Marx.*
La caution
Thorsten Becker

*C'est un peu, sans après tout, l'ancien monde
il y a un monde dans les choses, il y a un monde
englobé dans la chair des choses, et il y a un nom.*
Ce soir-là
Alice McDermott

*C'est un peu, sans après tout, l'ancien monde à peine
les ombres dans les ombres, les ombres dans les ombres,
il n'y a plus un seul homme, ne cherchez plus, car
pas même celui qui dans fait à un se rapprocher
en regardant l'archipel de l'océan.*
Les fantômes de Buenos Aires
Lawrence Thornton

Rue Racine Flammarion

Rue Racine Flammarion On parle une langue commune: celle de la littérature.

MYRIAM PREMIÈRE
13e mille
de Francine Noël

LA CRITIQUE EST UNANIME ET LES LECTEURS LE PROUVENT:

« Francine Noël signe un des trois ou quatre grands romans de la décennie. » (Réginald Martel, *La Presse*).

« Ceux qui ont aimé *Maryse* se précipiteront sur cette suite, et ce sont les autres que je voudrais convaincre que Francine Noël vient d'écrire un très grand roman. On ne peut parler de chef-d'oeuvre quand l'oeuvre est si jeune, et pourtant... » Jean-Roch Boivin, *Le Devoir*.

« Avis aux fans de Michel Tremblay, en particulier s'il s'agit d'inconditionnelles, l'univers de Myriam, parce que plus actuel, supplante ce qu'elles avaient appris à aimer depuis *La grosse femme d'à côté est enceinte*. Ce qui n'est pas peu dire... Ce livre est important et mérite qu'on le lise. » Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*.

« Francine Noël se transforme en enchantresse, puisant de son imaginaire le fluide magique qui nous transporte dans un monde suspendu entre la fiction et le réel... De sa baguette magique, elle jette un regard empreint d'humour, de profondeur et de justesse sur nous-mêmes, sur une société et ses habitudes. » Marie-Ève Pelletier, *Le Droit*.

513 pages — 19,95\$

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

TECHNIQUE

Christian Miquel et Guy Ménéard, *Les Ruses de la technique*, Boréal, 389 pages.

DIEU est mort, vivent la science et la technique ! La mythologie, le symbolisme et les valeurs ont cédé leur place à la fonctionnalité de la technologie. Et vive le progrès ! Pourtant, en interrogeant les prétentions auto-référentielles de la technologie du point de vue du sens, comme le font les auteurs de cet ouvrage capital, on se rend compte qu'il pourrait bien y avoir une ruse de la technique qui en ferait une sorte d'objet sacré. « Pour peu qu'on échappe aux relents d'un positivisme progressiste et qu'on renonce à se croire à un nouveau "tournant radical" de l'histoire, on s'aperçoit que notre monde technique n'est pas plus exilé de l'univers symbolique que les civilisations qui l'ont précédé, et que les mythes qui s'y déploient autour de la technique ne cessent de resacraliser celle-ci. » Les auteurs en arrivent à la conclusion qu'il y a trois dynamiques symboliques qui traversent l'ensemble de la technique et de son imaginaire : l'implosion des symboles, le ressurgissement perpétuel de ceux-ci et les transgressions dionysiaques qui assouplissent et détournent les lignes de signification dures de la technique. Un livre absolument moderne qui mêle adroitement philosophie, littérature, histoire et science.



Un beau recueil d'articles fort intéressants.

SOUVENIRS

Elias Canetti, *Histoire d'une jeunesse. 3. La Langue sauvée*, Albin Michel, 362 pages.

DANS ce troisième tome de ses mémoires qui couvre la période 1931 à 1937, le prix Nobel de littérature 1981 se souvient de la Vienne d'avant la guerre, de ses personnages pittoresques et des grandes personnalités qui le peuplaient. Dans le style qu'on lui connaît, Elias Canetti brosse des portraits tantôt acides — ceux d'Alma Mahler et Franz Werfel — tantôt nostalgiques — de Stefan Zweig, Hermann Broch, Thomas Mann et Musil, entre autres.

CANADIENS

Andrew H. Malcolm, *Les Canadiens*, Libre Expression, 317 pages.

IL EST fascinant de voir l'image que transmettent le Canada et les Canadiens à l'étranger, surtout aux États-Unis. Andrew H. Malcolm, Américain d'origine canadienne et correspondant du *New York Times* à Toronto de 1978 à 1982, est particulièrement bien placé pour analyser cette image de l'intérieur et de l'extérieur. D'après lui, l'un des principaux problèmes (des Canadiens) réside de toute évidence dans ce sentiment très vif d'être encadrés — les francophones par les anglophones, et les anglophones par les Américains. C'est le handicap fondamental de la culture du pays. Comment peut-elle exprimer et protéger sa « canadienité » devant l'assaut que lui livre, par-dessus la frontière, la culture de masse américaine — revues, journaux, films, télévision, radio, modes vestimentaires, styles de coiffure, voitures, politique — et qui la menace d'asphyxie ?

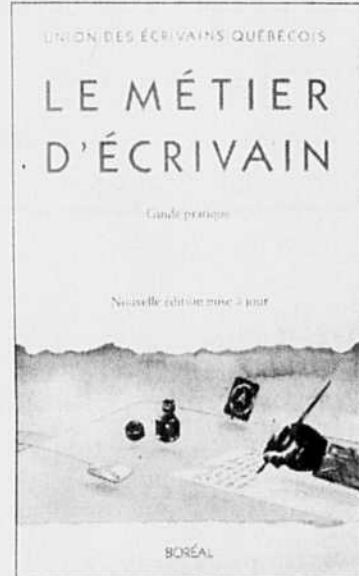
ORDINAIRE

Danièle Sallenave, *Adieu*, P.O.L., 125 pages.

UN VIEIL homme solitaire se tient droit sous l'oeil inquisiteur de l'objectif d'une caméra. Il n'a rien fait de sa vie, n'a ni voyagé ni lu ni vécu d'expériences exal-



tantes. Il n'est pas amer, ni résigné. « Je m'absente », dit-il. Son neveu, à force de persévérance, finit par établir un contact diffus. Dans une nudité exemplaire d'effets, Danièle Sallenave réussit à faire passer des émotions fortes. Un vrai tour de magie avec les mots.



ÉCRIRE

Union des écrivains québécois, *Le Métier d'écrivain*, nouvelle édition mise à jour, Boréal, 175 pages.

VOUS voulez écrire et vivre de votre plume (ou de votre ordinateur) ? Voici le livre qu'il vous faut. Comment présenter un manuscrit ? À qui ? Comment se fait la production d'un livre ? Comment négocier un contrat ? Quelles sont les normes, les lois qui protègent un auteur ? Où aller porter un article ? Des listes d'éditeurs, revues, journaux, associations et prix littéraires sont fournies. Dans ce volume, vous trouverez tout sur le monde des lettres québécoises et son fonctionnement. Un outil essentiel pour tous ceux qui veulent écrire.

ÉVOLUTION

Stephen Jay Gould, *Le Sourire du flamant rose. Réflexions sur l'histoire naturelle*, Seuil, 441 pages.

STEPHEN JAY GOULD est reconnu pour ses ouvrages sur la théorie de l'évolution. Dans ses livres précédents, *Darwin et les grandes énigmes de la vie*, *Le Pouce du panda* et *Quand les poules auront des dents*, il exposait les grands principes de la théorie de l'évolution et tentait d'en tirer la conclusion politique et sa signification humaniste. Dans cet ouvrage, il cherche à cerner la nature de l'histoire en dégagant la signification profonde du fait que l'évolution de la vie sur terre a été modelée par des circonstances fortuites et n'est pas le résultat inévitable et prévisible de lois naturelles simples agissant en dehors de l'his-

Descartes: penser la catastrophe

DESCARTES C'EST LA FRANCE

André Glucksmann
Paris, Flammarion
1987, 277 pages

DISCOURS DE LA MÉTHODE

La Dioptrique, Les Météores et La Géométrie
René Descartes
Paris, Fayard, « Corpus des oeuvres de philosophie en langue française »
1986, 474 pages

SUR LE PRISME MÉTAPHYSIQUE DE DESCARTES

Jean-Luc Marion
Paris, Presses universitaires de France, 1987, 378 pages

HEINZ WEINMANN

ACCAPARÉ par ses fêtes-anniversaires (les 20 ans de l'Expo 67, les 150 ans des Patriotes...), le Québec aura-t-il un moment pour commémorer le 250^e anniversaire de la publication du *Discours de la méthode* (1637) ? Mais, au fait, les Québécois qui se disent anti-cartésiens, en quoi se sentiraient-ils concernés par les cocoricos hexagonaux et les Marseillaises intellos qui exaltent le produit français le plus « pure laine » : le cartésianisme, cet indescriptible fourre-tout, véritable boîte de Pandore qui, de la domination technique du monde jusqu'à la pensée Le poète Théophile Viau est en prison. Au loin, on entend déjà les grondements de la Fronde.

Pourtant, paradoxalement, c'est à un homme d'Église que nous devons le *Discours de la méthode*. Le cardinal de Bérulle, emballé par la « disputation » que le jeune Descartes livre à un aristotélicien, l'engage à coucher sur papier sa méthode. Descartes met 10 ans avant d'en accoucher.



International Portrait Gallery
RENÉ DESCARTES (1596-1650).

Fort heureusement, cette aventure époustouflante du cogito cartésien que nous raconte Glucksmann efface l'image traditionnelle du pantoufle collé à son poêle, aux pieds chauds et à la tête froide. Il est des révolutions qui se font sans effusion de sang et sans coups de canon, comme celle de Descartes.

Le geste révolutionnaire de Descartes ? Il écarte les livres, balaise les enseignements de l'École (Uni-

versité, dirions-nous), pour se regarder regarder, pour se penser penser. Chez Descartes, pensée et réflexion se condensent en un acte : une opération qui met à jour ses propres lois opératoires et surtout aussi ses propres pièges : préjugés doctrinaires, ethno-centrismes, erreurs.

Glucksmann nous rappelle fort à propos ce que la prose feutrée de Descartes a tendance à nous faire oublier : la *Méthode* fait sauter le beau cosmos bichonné depuis le « miroir, réductrice sans oublier l'administration tatillonne, contient tous les maux du monde moderne.

André Glucksmann profite de l'occasion de cet anniversaire pour mettre un peu d'ordre dans ce fourre-tout... avec méthode.

Il s'agit d'un livre incisif qui décape d'abord Descartes des « cartésianismes » qui l'ont couvert et défigurés depuis 350 ans. Car aucun penseur n'a été aussi trahi, banalisé, émasculé par ses « disciples » posthumes que René Descartes. Aucune pensée complexe, non plus, n'a eu le malheur d'avoir su se « miniaturiser », se simplifier en un slogan : je pense, donc je suis.

Glucksmann restitue la radicalité de la pensée cartésienne, en prenant bien soin de la situer historiquement en ce début de XVII^e siècle qui ne savait pas encore qu'il allait devenir « grand ».

Temps de crises et de catastrophes : crise économique, guerre de Trente Ans que Descartes « inaugure » dès 1619 en sa qualité d'officier à la solde du duc de Bavière. Il voit tomber Prague et, avec elle, l'espoir éphémère du règne tolérant de

Frédéric V, ami des Rose-Croix et des francs-maçons.

En France, les horizons s'assombrissent pour les « intellectuels » : chasse aux sorcières, censure des « libres penseurs » et des « athées », racle grec ». Descartes dynamite tout, sauf ce petit îlot réfléchissant. Tout est happé par le « trou noir » du « malin génie ». Pensée du pire, de la catastrophe intellectuelle qui, avant de postuler le vrai, a eu le courage d'affronter le faux, la non-pensée.

À la fin du 20^e siècle, nous sommes infiniment plus proches de ce Descartes du *de dubito* de Glucksmann, rongé par les ombres, interpellé par le rêve et par la folie, que de ce maître penseur de la clarté d'un *cogito* qui chasse à tout jamais la nuit du doute. Quelle meilleure façon de rendre actuel Descartes que de le faire vivre et réfléchir parmi nous !

Pour ceux qui voudraient aller plus loin, le beau livre du grand spécialiste français de Descartes, Jean-Luc Marion, le mène au coeur de la philosophie cartésienne.

Et maintenant, il nous reste à relire le *Discours* dans la belle édition du « Corpus » comprenant les trois « essais » essentiels qui faisaient partie de l'édition originale. Car comment ne pas être sensible, au Québec de la loi 101, toujours menacée, à l'actualité brûlante, vitale de ce *Discours* qui, au lieu d'être écrit dans la langue savante, le latin, devient une défense et illustration de la langue française avec ce « cogito » québécois avant la lettre : « Je pense en français, donc je suis. »

Rééditions

Quotidien relatif et existence évaporée

MARIE-CLAIRE

L'ATELIER DE MARIE-CLAIRE
Marguerite Audoux
Paris, Grasset

« Cahiers rouges », 1988

RACHEL ET AUTRES GRÂCES
Emmanuel Berl
Paris, Grasset

« Cahiers rouges », 1988

MARIE-CLAIRE GIRARD

PETITE bergère en Sologne au siècle dernier, Marguerite Audoux s'est retrouvée à Paris où elle a gagné sa vie comme couturière jusqu'au moment où elle devient presque aveugle. Orpheline depuis l'enfance, exploitée la plupart du temps par ses employeurs, elle avait écrit ses souvenirs dans des cahiers d'écolier et, en 1910, encouragée par des amis, elle les fait porter à Octave Mirbeau qui,

à l'époque, régnait sur le monde littéraire français. Mirbeau lit, s'enthousiasme, et fait publier le manuscrit chez Fasquelle. Et Marguerite Audoux remporte le prix Fémina cette année-là.

Évidemment, cette histoire vraie relève de la plus pure tradition du conte de fées. Et Marguerite Audoux n'est pas un véritable écrivain : elle est l'auteur d'un seul livre. *L'Atelier de Marie-Claire*, paru 10 ans plus tard, se révèle très inférieure et n'évite pas les redites, la sur-utilisation d'une certaine forme de misérabilisme, l'emploi des recettes déjà utilisées et éprouvées dans le précédent roman... Mais, sans être un écrivain, elle a du talent : un ton tout à fait particulier pour décrire l'enfance, le malheur, la misère et la solitude. Ce n'est pas un livre qui arrache des larmes, tout y est trop feu-

tré, trop simple. Mais c'est un livre qui suscite une grande émotion.

Marguerite Audoux n'a aucune imagination. Mais, lorsqu'elle parle de ses moutons, de sa première rencontre avec un loup, des religieuses qui s'occupent d'elle à l'orphelinat, de petites filles dont elle partage le sort, des gens qui louent ses services et qui lui témoignent, à l'occasion, une certaine bonté, on est, au premier abord, frappé par la totale absence de haine, de hargne ou de combativité.

Puis, on se laisse gagner par quelque chose de doux, d'impalpable et de tiède. Gagner par la totale absence de la vulnérabilité de cette petite Marie-Claire qui ne parle jamais d'abbé parce qu'elle a bien trop à faire pour gagner sa vie et ne pas mourir de faim.

Marie-Claire est un petit roman magique qui a changé la vie de son auteur. Il ne changera probablement pas la vôtre mais il est l'occasion de découvrir un moment assez unique dans le monde de la littérature, l'occasion aussi de se demander combien de manuscrits oubliés dorment dans les tiroirs de machine à coudre.

Emmanuel Berl, si on le compare à la précédente, a été comblé des dieux : né dans une riche famille, il a connu des amitiés avec Cocteau et Anna de Noailles. À plusieurs reprises, il a tenté d'écrire son autobiographie pour, finalement, publier *Rachel et autres grâces* en 1965 où il parle de ce qu'il appelle ses « grâces », des femmes rencontrées tout au long de sa vie et qui l'ont marqué d'une façon ou d'une autre.

Il y a donc Rachel, croisée dans un train, femme épanouie au bonheur tranquille qui ne reprend rien de ce qu'elle donne et ne refuse rien de ce qu'elle possède. Tamar, princesse du mauvais goût et de la sensualité qui fait comprendre à Berl ce que peut être la descente dans le désordre. Julia, cette Russe juive avec qui l'étude à Fribourg et qui le paralyse de respect à cause de son intelligence et de la ferveur qu'elle éprouve envers le communisme ; une de ces femmes qui possède une telle densité de l'âme qu'à ses côtés tout paraît inconsistant... Et il y a aussi Liliane, et Louise, et Renée Hamon, cette amie de Colette.

Le doute hante toujours Emmanuel Berl à propos de ces rencontres. Les paroles qu'il n'a pas prononcées, les gestes qu'il n'a pas posés. Toutes ces portes qui se sont ouvertes pour se refermer aussitôt : toutes ces vies qu'il n'a pas vécues. Et, même si Berl avoue que c'est peut-être bien sa mère qu'il tentait de retrouver et de découvrir à travers tous ces hasards féminins, il suggère aussi, fort joliment, qu'il s'évapore toujours une grande part de nous dans une infinité de possibles, dans un condensé d'expériences et d'existences. Et que nous n'y pouvons ultimement rien.

Les Russes arrivent en douce

KARL MARX AVENUE

Eric Laurent
Paris, Olivier Orban
1987, 495 pages

PIERRE-Y. LAURIN

LES AMATEURS de romans d'espionnage classiques ne seront pas satisfaits par ce livre. Les blondes sculpturales, les agents racés gambadant de par le globe sont à aller chercher ailleurs. Ce récit est sobre, mais il est littéralement passionnant.

La trame centrale est la même que celle d'un polar bon marché : les Soviétiques veulent asservir l'Occident. Mais, cette fois-ci, les moyens diffèrent totalement : la stratégie est de prendre le contrôle de l'économie de l'Ouest on ne peut plus légalement. Et les frissons nous courent dans le dos, car la chose semble parfaitement réalisable.

En 1945, dans Berlin en ruines bombardée par les Alliés, l'officier

russe Martov fouille les classeurs des archives allemandes. Il y trouve le fondement de son pouvoir futur : grâce à des preuves compromettantes, il fait chanter les grands capitalistes qui ont aidé la machine de guerre allemande non seulement à se construire, mais même à fonctionner au cours des hostilités. De plus, les dirigeants de quelques-unes des plus grandes entreprises occidentales sont, en fait, des agents soviétiques parfaitement intégrés à l'Occident. Et le puissant Martov (qui tient au creux de sa main le secrétaire général du PCUS ainsi que tout l'appareil du parti) déplace ses personnages tels des pions sur un échiquier pour mettre en scène le dernier acte qui le rapprochera du but de toute sa vie : la victoire finale du communisme. De plus, il dispose d'une taupe, très bien placée dans l'entourage... du président Reagan.

Ce spectacle s'enrichit constamment de nouvelles figures, étoffant en complexité une histoire où sans

cesse nous nous cherchons. Ce qui passerait pour un défaut devient assez rapidement une qualité : tentant de reconstituer le mystère, le lecteur s'imbrique dans le livre et, le mimétisme aidant, tel ce Molnar (ancien directeur adjoint de la CIA qui reprend du service), il tente de démêler l'écheveau.

Eric Laurent est un spécialiste des relations économiques entre l'Occident et le bloc communiste ainsi que des problèmes de renseignement. A-t-il choisi d'écrire un roman pour mieux convaincre le grand public de l'imminence d'un danger ? Ou s'est-il simplement fait plaisir en mettant de côté de doctes études pour les palpitations gratuites d'une histoire impossible ? Là réside une part du mystère. Et si nous n'avons pas de réponse à ces questions, nous avons au moins la certitude d'avoir entre les mains un roman d'une rare qualité, où, la dernière page tournée, on reste à la fois envoûté et perplexe.

Avez-vous contribué à améliorer le français à l'école ?

Participez au concours



Le français au pluriel...

• Vous êtes enseignant(e), directeur(trice) d'école, cadre scolaire, parent ou commissaire et oeuvrez au niveau primaire ou secondaire • Vous avez mis sur pied une initiative dans votre classe, votre école ou votre commission scolaire qui a permis d'améliorer la qualité du français appris par les élèves • Mettez en valeur votre expertise et faites-en profiter vos pairs de toute la province, en inscrivant vos réalisations au concours **Le français au pluriel**. • Pour plus d'informations ou pour poser votre candidature, adressez-vous à votre direction d'école ou de commission scolaire.

Pour être admis au concours, les candidat(e)s doivent retourner leur formulaire complété avant le 29 février 1988.

Une initiative du :



En collaboration avec : L'Association des cadres scolaires du Québec • L'Association des directeurs généraux des commissions scolaires • L'Association des institutions d'enseignement secondaire • L'Association québécoise des professeurs de français • La Commission des écoles catholiques de Montréal • Le Conseil supérieur de l'Éducation • La Fédération des comités de parents de la province de Québec • La Fédération des commissions scolaires catholiques du Québec • La Fédération québécoise des directeurs d'école • Le Ministère de l'Éducation

Commandité par :

LE DEVOIR

Hydro-Québec



Kafka publié en URSS pour la première fois depuis 20 ans

MOSCOU (AFP) — Pour la première fois depuis 20 ans, un ouvrage contenant une sélection des oeuvres de Franz Kafka a été publié en URSS, rapporte l'agence Tass.

Le livre contient notamment des extraits du journal de l'écrivain tchèque de langue allemande ainsi que sa *Lettre au père* (*Brief an den Vater*), a précisé l'agence. Un recueil des oeuvres de Kafka avait été publié en URSS « il y a plus de vingt ans », sous la forme d'un livre condensé, selon Tass.

Kafka est le dernier d'une série d'écrivains soviétiques et étrangers

dont les ouvrages sont actuellement publiés en URSS dans le cadre de la politique de « transparence » (*glasnost*), après des années de mépris officiel.

Un journal littéraire publie actuellement *Le Vol au-dessus d'un nid de coucou*, satire des hôpitaux psychiatriques de l'écrivain américain Ken Kesey.

Kafka (1883-1924), l'un des plus grands romanciers européens, est célèbre pour sa vision sociale hors des normes et son analyse fouillée de l'arbitraire.

Le testament spirituel de Marguerite Yourcenar

LA VOIX DES CHOSES
Marguerite Yourcenar
avec des photographies
de Jerry Wilson
Paris, Flammarion, 1987, 101 pages

LETTRES FRANÇAISES

JEAN ROYER

LE DERNIER livre de Marguerite Yourcenar aura été une anthologie bien personnelle des paroles de sagesse de l'humanité. Ce recueil, intitulé *La Voix des choses*, qu'elle décrit comme son « livre de chevet, de voyage et de provision de courage », réunit de brèves réflexions sur la vie



MARGUERITE YOURCENAR.

et la mort. Ces textes lapidaires, extraits des *sagesses* millénaires et contemporaines, se présentent comme des leçons sur les conduites morales et spirituelles de l'humanité.

Dans ce livre qu'elle n'a pas eu le temps de voir imprimé — il est sorti des presses six jours après sa mort — Marguerite Yourcenar nous donne, en quelque sorte, ce qu'on peut appeler son testament spirituel.

Après ses anthologies de la poésie grecque et de la poésie des Noirs américains, Yourcenar a regroupé des pensées poétiques, philosophiques et religieuses, venues de l'Orient et de l'Occident, apprises des vieilles civilisations mais aussi de la proche Amérique. D'autre part, un peu comme dans l'histoire de la conscience humaine, les *sagesses* hindoue, confucéenne, taoïste et chrétienne prennent la plus grande part du livre avec au moins cinq mentions chacune.

L'humanisme de Marguerite Yourcenar s'inspire aussi de quelques saints (Bernard, Augustin et François d'Assise) mais surtout de poètes : Walt Whitman, Bob Dylan, William Blake, Dante, Cocteau et Rilke, entre autres.

Les photographies couleurs de Jerry Wilson, imprimées dans un format réduit et représentant plusieurs paysages d'Afrique et d'Asie, pon-

tuent le propos sans vraiment nous le donner à voir.

Lire ces aphorismes, ces phrases lapidaires, ces pages de la sagesse humaine, nous fait vraiment entendre « la voix des choses » vécues, nous rappelle nos contradictions et nos besoins, la nécessité de cultiver le sens de l'amour, de l'amitié et de la solidarité.

Certes, il y a beaucoup de leçons connues dans ce livre finalement très « chrétien ». Mais on peut dire que le fil conducteur de l'ouvrage reste la qualité des relations que chaque humain doit entretenir de soi aux autres. En même temps, Yourcenar invite ses lecteurs, au-delà des religions, à développer une vie spirituelle personnelle. C'est de là que provient, selon un mot à la mode aujourd'hui, l'« énergie » de prendre sa place dans le monde.

Les pages les plus brûlantes de ce livre ne sont pas toujours les plus bavardes. Au lieu des fameuses « béatitudes » de l'Évangile selon saint Mathieu, par exemple, je préfère retenir cet aphorisme de la sagesse du *no* : « Le cœur est la Forme. » D'ailleurs, il nous faut bien remarquer, à travers ces textes recueillis par Marguerite Yourcenar, que la tradition judéo-chrétienne a quelque peu diluée, souvent, la sagesse qui lui était venue d'Orient.

Quant au titre du livre, *La Voix des choses*, je vous en laisse découvrir la justification à même le texte liminaire de Marguerite Yourcenar, qui l'a écrit comme un adieu d'une grande émotion littéraire.

Mentir pour vivre ou pour survivre?

TOUTE MA VIE SERA MENSONGE
Henri Troyat
Paris, Flammarion
1988, 208 pages

LE FEUILLETON

LISSETTE MORIN



Photo André Grassart/Flammarion
HENRI TROYAT.

DANS son autobiographie, rééditée après remise à jour l'année dernière (*Un si long chemin*, chez Stock), Henri Troyat répondait brièvement à la question de Maurice Chavardès à propos du temps de l'Occupation : « Quelle fut votre activité d'écrivain pendant ces années de trouble et de violence ? — J'ai publié deux livres, sous l'Occupation : *Le Jugement de Dieu* et *Le Mort saisit le vif*. » Tous les lecteurs fidèles, et ils sont innombrables, se souvien-

dront que le premier était un recueil de trois légendes « inventées », de l'aveu même de leur auteur, et le second une sorte de journal d'un plagiaire.

Mais le vrai (!) roman de la vie sous l'Occupation, c'est maintenant, plus de 40 ans après, que cet écrivain, se définissant comme « homme d'ombre, de travail et de solitude », nous le donne, sous le titre de *Toute ma vie sera mensonge*.

Curieuse similitude, dans une même saison littéraire, un même prénom pour deux héros de romans fort dissemblables : Vincent (*Le Regard de Vincent*, Gallimard) pour Anne Philippe et pour Henri Troyat. Autre lien, également fortuit, de parenté : ces deux Vincent sont des adolescents. Était-ce un prénom à la mode, en France, vers les années 30 ? Il y a de fortes chances pour que ce choix, quand il s'agit du vétéran Henri Troyat, ne soit pas le fruit du hasard, l'auteur comblé de plus de cent ouvrages, depuis *Faux Jour* (1935), sachant y faire et ne négligeant aucun de ces détails véridiques dans ses récits de fiction.

Le garçon qui commet son premier mensonge, le seul qui compte et qui infléchira toute sa vie, dans le dernier roman de Troyat, est un personnage détestable. Il faut sans doute une grande habileté, acquise et affinée par de longues et patientes années d'apprentissage, pour raconter, à la première personne, l'histoire d'un garçon qui eut 15, 16 et 17 ans pendant les saisons amères d'un pays vaincu. L'auteur de *Toute ma vie sera mensonge* n'en est pas à un défi près. Que ce soit comme biographe, historien de la Sainte Russie, son pays natal, ou dramaturge, rien ne semble effrayer cet écrivain abondant que d'auteurs, parmi les critiques, persistent à juger plus prolixe que prolifique.

Toujours maître de ce style di-

rect, ramassé, qui caractérise ses oeuvres romanesques, Troyat n'éprouve aucune difficulté à se glisser dans la peau de Vincent. Un lycéen que tourmentent non seulement la dureté de l'époque et le prurit d'écrire (de la poésie, évidemment...) mais également le sort trop privilégié que lui réserve son père et sa belle-mère, restaurateurs haut de gamme qui pactisent avec l'occupant et s'approprient au marché noir, et sa sœur Valérie, qui vit seule en studio et qui le maternel un peu, l'hébergeant chaque fois qu'il le désire.

Rue de Lille, où « officie » sa famille dans un établissement qui se nomme La Poivrière, où dans l'étroit appartement de sa sœur, Vincent vit l'Occupation sans grande alarme. Du moins jusqu'à ce que Valérie rencontre Hervé, qui a joint les rangs de la Résistance, et dont elle tombe amoureuse. Entre le restaurant, le cours Martine dont il sèche de plus en plus les heures de classe, et les rencontres de clandestins qui débarragent le temps de se refaire quelques heures, dans le petit studio de sa sœur, le garçon est de plus en plus mal dans sa peau. Il prend conscience de l'Occupation et des difficultés de la vie de tous les jours, pour les Parisiens, en souffrant — c'est de son âge ! — de voir sa sœur, toujours fraternelle mais de plus en plus inquiète du sort de son amant, le délaisser quelque peu. Il est jaloux. Il envie le bonheur visible de Valérie quand elle reçoit Hervé, et finira, sinon par se l'avouer, tout au moins par pressentir qu'il est amoureux de sa sœur.

Cette histoire qui pourrait être banale, sur fond de privations, d'alertes aux bombardements, d'arrestations — des centaines de récits, vrais ou inventés, nous ont décrit Paris occupé et les Parisiens « sous influence », celle de

Charles de Gaulle, qu'on écoute par la radio de Londres, ou celle de la puissance occupante — devient peu à peu l'évocation d'un destin particulier. Qui ne ressemble à aucun autre par la grâce souveraine d'un grand romancier. Troyat nous attache au sort de cet adolescent, qui, après avoir révélé l'adresse de l'amoureux-résistant, se taira. En croyant retrouver l'affection de sa sœur, il perdra tout : Hervé sera arrêté, tué par balles comme il tente de s'enfuir. Désespérée, Valérie, partie à la recherche du corps de son amant, sera à son tour arrêtée par les Allemands, envoyée en captivité et mourra dans le train qui ramène des survivants en France.

Après sa trahison, Vincent vivra dans un remords continu. Toute sa vie « sera mensonge », comme le dit le titre du roman, et, en quelques pages, empreintes d'une infinie tristesse, le romancier boucle son récit. Le père et la belle-mère de Vincent rentrent à Paris, à la Libération, ne sont guère inquiétés, ayant su se faire des amis et protecteurs dans les deux camps. Vincent épouse Mireille, la sœur d'un condisciple, devient à son tour restaurateur, mais son tourment ne le quittera plus. « Je n'ai pas dit à Mireille que j'avais donné l'adresse d'Hervé. Je ne l'ai dit à personne. Je continue de vivre avec ce secret lourd qui m'empoisonne le sang. Qui que je sois, je suis condamné pour l'éternité à la fréquentation de deux fantômes qui ne vieillissent pas. »

Il paraît bien inutile de recommander *Toute ma vie sera mensonge*. Les amis de Troyat le liront, comme ils ont lu tous les autres, brefs romans ou grandes sagas, d'un écrivain authentique. Honnête et scrupuleux jusque dans les toutes petites choses. Les autres, sans doute aussi sinon plus nombreux, ignoreront un autre numéro de l'opus — jugé trop abondant pour être sérieux.

Pulsations

L'INTÉRIEUR DES HEURES

Chantal Chawaf
Paris, Des femmes
1987, 338 pages

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

AVEC *L'Intérieur des heures*, Chantal Chawaf poursuit un travail amorcé en 1974 avec *Retable* et enrichi depuis d'une bonne dizaine de titres. L'oeuvre de l'auteur n'a rien de serein ni de facile et les amateurs de lectures « divertissantes » n'y trouveront certes pas leur compte. Pourtant, cet univers angoissé, où les personnages tentent d'échapper à la douleur qui les habite, à la folie ou à la mort, se traduit par une écriture harmonieuse, au rythme souple, musical. Une écriture lumineuse qui vient contrer, en quelque sorte, la part d'inéluctable et de désespoir du propos.

Après le départ de son mari, à

l'égard duquel elle garde des sentiments fort ambivalents, une femme se retrouve seule avec sa fille. Elles mènent toutes deux une vie fort difficile, dans la grisaille d'une banlieue pauvre. Outre la gêne matérielle, elles doivent surtout apprendre à se supporter l'une et l'autre, la fille cherchant à se détacher de sa mère et cette dernière voulant éviter d'être trop possessive. « Là où elles se tenaient, isolées de leurs semblables, le corps si meurtri pouvait rendre fou. Le corps peut séparer des autres quand on lui réclame trop fort la proximité qu'on trouve dans les bras de l'autre. »

Les remords et la culpabilité viennent briser les rares moments de joie — l'amour ressenti par la mère pour son nouvel amant, dans la dernière partie, par exemple — d'un texte hanté par la figure omniprésente du père.

La discontinuité, la fragmentation, n'empêchent pas le texte de former

un tout indissoluble et il n'est pas sûr que le résumer soit le meilleur service à lui rendre. L'anecdote n'a de valeur que dans la mesure où elle permet de fouiller une conscience, de rendre compte des processus psychiques et physiques qui bouleversent un individu habité par un douloureux mal de vivre. Marqué par une constante lucidité, le texte progressif avec cette seule certitude que rien n'est acquis d'avance, que tout peut être remis en question et qu'il faut parfois affronter les limites pour pouvoir faire face à soi-même.

Le style de Chantal Chawaf est très lyrique, foisonnant et métaphorique. L'écriture sensuelle, sensorielle, accorde au corps une importance fondamentale. Les descriptions sur le mode poétique des états des personnages ont un aspect réel, émouvant, mais n'échappent pas, en certaines occasions, au didactisme ou aux lourdeurs. La surcharge opérée, par moments, une rupture du

climat d'envoûtement créé par l'auteur. Par ailleurs, la fusion mystico-religieuse des corps revendiquée dans le livre frôle sérieusement les poncifs les plus écoulés : « Ainsi deux êtres se concentrent en un être unique, ainsi la voix se modifie, régresse, se filtre, jusqu'à cette fusion préverbale où la communication retrouve ses racines de chair et où crie seulement le lien étreignant l'homme et la femme... » Sans être très fréquentes, les phrases de ce type sont suffisamment nombreuses pour venir embarrasser la lecture.

Cette dernière publication n'est pas sans rappeler certains autres livres de l'auteur — *Les Surfaces de l'orage*, notamment. Des lecteurs y verront peut-être l'approfondissement d'un style et d'une thématique très personnels. Malgré ses qualités évidentes, j'ai, néanmoins, plutôt trouvé que ce texte marquait un certain piétinement dans l'oeuvre de Chantal Chawaf.



Photo Allard/DMR, inc.
CHANTAL CHAWAF.



Éditions Naaman

15^{ème} anniversaire (1973-1988)

Dernières Parutions

Amorces

- Les Enfants de Sophie. Le Mur à l'ombre. Teddy Kutscher (Ville de Laval), 14 \$
- Pat, mineur d'Asbestos. Robert Lessard (Ville de Laval), 15 \$

Colloques

- Phénoménologie et littérature : l'origine de l'oeuvre d'art. Marlies Kronegger (East Lansing, Michigan), 25 \$

English Series Essays

- Jean-Jacques Rousseau and Providence an Interpretive Essay. Aubrey Rosenberg (Toronto), 15 \$
- Portrait of a Misanthrope, Henri G. Francq (Brandon), 15 \$

Études

- Espaces romanesques : Zola Chantal Bertrand-Jennings (Toronto), 15 \$

Jeunesse

- Quand je serai grand. Ghislaine Beaudoin (Sherbrooke), 5 \$
- Vatel et le petit canard d'eau. Lise Laverdière (Sherbrooke), 5 \$

Lectures Brèves

- Où est donc Père Loup? Renée Amiot (Rimouski), 6 \$

Thèses ou Recherches

- Gionisme et panthéisme. La re-création de l'homme par Jean Giono. Joseph Ferdinand (Winooski, Vermont), 25 \$
- Walther Rathenau (1867-1922). Paul Létourneau (Montréal), 30 \$

Rééditions

- Le Miel amer. Jean-Baptiste Somé (Ste-Foy), 6 \$
- Où est le trou du rocher Percé? Roseline Grand-Maison. (Rimouski), 5 \$

ENVOI SUR DEMANDE DU CATALOGUE GÉNÉRAL

C. P. 697, SHERBROOKE (Québec, Canada) J1H 5K5

Margaret Truman

MEURTRE AU FBI

Dans un style direct, Margaret Truman nous conduit dans ce dédale, en familière des lieux. Ici, nul mystère: l'auteur est la fille du président Harry Truman.

Flammarion Itée

FLAMMARION

LES LIVRES DU QUOTIDIEN

MARC CHAPLEAU

Pierre Fluchaire, Guide du sommeil, Paris, Ramsay, 254 pages.

ATTENTION, irréductibles insomniacs. Ne faites pas comme ce Français qui dut subir de très sérieuses hallucinations tellement il resta éveillé longtemps : chaque fois que sa femme ouvrait la porte du frigo, il faisait tout en son pouvoir pour l'aider à y pénétrer, croyant qu'il s'agissait de leur automobile... Fluchaire écrit aussi que ceux qui dorment sur le côté, en foetus, recherchent la sécurité... et qu'en France, deux fois plus d'hommes que de femmes dorment nus. Voilà qui nous fait une belle jambe, et qui consacre le syncrétisme du guide.

Gérard Poirier et Martine Nadeau-Lescault, Faire son testament soi-même, éditions de l'Homme, 203 pages.

CONTRAIREMENT à la croyance populaire, on peut rédiger soi-même son testament, sans avoir recours à un professionnel. Les auteurs nous disent comment, en plus d'éclaircir nombre de notions en apparence



Isabelle Delisle, Survivre au deuil, éditions Paulines, 253 pages.

UN DEUIL éprouve terriblement. On a besoin de forces pour passer à travers. Où trouver l'énergie et la motivation nécessaires ? « En Dieu », répond Mme Delisle. Ce guide de survie, pour ainsi dire, propose d'apprivoiser la souffrance inhérente à tout deuil par le biais de thérapies comme la bio-énergie, le psycho-drame et le « rituel de l'héritage ». Notre Seigneur et divers autres baumes catéchistiques marquent bien sûr fortement de leur empreinte le cheminement intellectuel de l'auteur, bientôt reçue docteur en andragogie.

Caroline Leprince, Le Chasse-rides, éditions de l'Homme, 104 pages.

APRÈS les taches et les insectes, voici que cette collection s'attaque enfin à la plaie n° 1 de cette fin de siècle : les rides, celles du visage et celles du corps. Pattes d'oie, culotte de cheval, bosse de bison, le bestiaire est rudement mis à contribution par l'auteur, qui énonce d'entrée de jeu que « la beauté est étroite ment liée à la qualité de la peau ». Seins flasques, double menton, fesses basses, coudes ravagés, ventre proéminent, nulle n'échappera aux définitions et aux conseils pour obtenir une guérison. Un truc branché, pa-



complexes. Le testament, lit-on encore sur la couverture arrière, apparaît trop souvent comme une pénible corvée : jongler avec la paperasse, trouver un exécuteur testamentaire, connaître les dispositions légales, etc. J'avouerais naïvement, pour ma part, que c'est davantage l'obligation de me comporter *subito* comme un homme mort qui m'effraie...

Mark C. Brown, La Bourse, mieux la connaître pour mieux y investir, éditions de l'Homme, 208 pages.

BEAUCOUP d'informations, assez bien vulgarisées, mais qui ne vous dispenseront pas de recourir à un courtier en valeurs mobilières. L'économiste Brown nous apprend, par ailleurs, que, pour le professionnel susnommé, le temps, c'est de l'argent. Il faut donc lui pardonner s'il répond laconiquement par oui ou par non à vos questions, s'il parle très vite, raccroche rapidement au téléphone et n'aborde pas d'autres sujets avec vous que les placements boursiers. Charmants individus...

Martin Eylat, Vous et votre chihuahua, éditions de l'Homme, 168 pages.

LE ROQUET à ses admirateurs. Qui prétendent que c'est un dur, malgré son affligé nanisme. Et qu'il voit tout avec ses yeux de batracien, même les méchants — malheur à eux ! — qui pourraient vouloir « arracher votre sac à main ». Sachez aussi que ce souci de la précision témoigne malgré tout du sérieux de la plaquette, que notre petit ami serait « le produit des amours croisées du *techichi* et du *tapeitzcuinli*, nommé également chien nu mexicain ». Un accident génétique qui explique tout, quoi.



rait-il : contre le Michelin autour de la taille, la lipo-suction... Par ici les grasses !

Robert-J. Courtine, Larousse des fromages, Larousse, 253 pages.

SOUS la plume de celui-là même qui a coordonné la réédition du magistral *Larousse gastronomique*, voici un dictionnaire alphabétique qui fera saliver les amateurs du « premier des desserts ». Une mine de renseignements sur les fromages du monde entier, au-delà de 100 recettes, mais, hélas ! pas d'index, des couleurs plutôt fades et, surtout, pas de véritable mise à jour malgré la couverture toute neuve. Des qualités indéniables donc, mais qui auraient été combien magnifiées par une plus sérieuse refonte.

Huit policiers à mettre dans sa poche

LA POLKA DES POLLUANTS
Max Allan Collins
Paris, Gallimard
« Série noire » n° 2110, 247 pages

LA CHASSE AUX NYMPHETTES
J.A. Jance
Paris, Gallimard
« Série noire » n° 2108, 312 pages

FAUX CRACKS ET VRAIS TOCARDS
Michael Geller
Paris, Gallimard
« Série noire » n° 2111, 247 pages

BEAUTÉ BLEUE
David Goodis
Paris, Rivages/Noir n° 37
173 pages

LUMIÈRE NOIRE
Didier Daeninckx
Paris, Gallimard
« Série noire » n° 2109, 182 pages

À DEUX PAS DU CIEL
Jim Thompson
Paris, Rivages/Noir n° 39
223 pages

MORTELLE RANDONNÉE
Marc Behm
Paris, Gallimard
Folio n° 1859, 247 pages

SANG MAUDIT
Dashiell Hammett
Paris, Gallimard
Folio n° 1868, 254 pages

NOTES DE LECTURE

PIERRE DESCHAMPS

Un presque plongeon dans le passé. Comme si nous étions encore à cette époque dominée par le « Flower Power » et la lutte contre les agissements immodérés de l'État ou des grandes entreprises. Ici, une petite ville et une grosse usine chimique. Là, un terrain de jeux d'école primaire et des caners de la peau. Au centre, Crane et Boone, deux personnages dignes de fréquenter Sargent Pepper et d'écrire dans *Rampart*. Et à leurs lèvres, cette lancinante question : « Pourquoi Mary Beth est-elle morte ? » Quand un dépotier de déchets toxiques devient le principal personnage d'un roman policier, et joue son rôle avec brio, cette autre question finit par surgir : « Existe-t-il un tel criminel en liberté dans la ville où j'habite ? »

Au soir d'un championnat de division, un entraîneur de basketball uni-



versitaire meurt dans d'étranges circonstances. David Bailey est trouvé pendu dans le stationnement d'un supermarché. Les subtils et grognons inspecteurs Beaumont et Peters écartent d'emblée la thèse du suicide. Après tout, qui aurait l'idée de mettre fin à ses jours sous prétexte que sa femme est enceinte ? Encore une fois, c'est un récit cherché-lafemme. Madone, jouvencelle, athlète, pucelle sont quelques-unes des figures qui défilent dans un roman où les dédoublements de personnalité, comme d'identité, suffisent à dérouter la gent constabulaire. À lire distraitement comme l'horraire d'un festival pour contorsionnistes écervelés.

« Souffrir et turf » aurait pu être le titre de ce récit pour hommes de chevaux. Ou pour les nostalgiques de *Furie* et de Willy Shoemaker. Plongé dans l'univers odoriférant des courses hippiques, le lecteur aura tôt fait d'en acquiescer les codes de conduite et le riche vocabulaire. Distrait, en quelque sorte, de l'histoire principale qui traite du chantage dont est l'objet un célèbre jockey new-yorkais contraint de perdre ou cinq courses d'un même programme ou sa fille adorée, au choix. Une belle fresque de la vie des paddocks, où le coursier équin se nourrit d'avoine et son cavalier, de *qualude*. Les paris sont ouverts : le jockey Ken Eagle récupérera-t-il en premier lieu sa Bonnie adorée ou ses éperons de foire ?

Un recueil de sept nouvelles parues entre 1935 et 1953, dont trois sont inédites en français. Y circule une galerie de personnages à l'horizon bouché par l'amertume et inondé d'alcool. Roy Childers fait tout pour rester propre, y compris sauter dans le vide pour ne pas se salir les mains davantage. Matt, un homme né pour le travail, cambriole l'usine Breeler pour le plaisir d'échapper d'une peine de prison. Ken ne fait que mettre en pratique ce que lui disait Tillie : « La vengeance est un plat qui se mange froid. » Paddy Sloan assassine Andy Graffner et usurpe de son identité. Un seul hic : Andy est recherché depuis 30 ans pour un triple meurtre et un vol de \$ 200,000. Et puis, Hansel-Plouc, Clayton, Ricco Maguire. Dans chaque nouvelle perce le sentiment de l'échec si cher à David Goodis et un art de l'ellipse qui claque comme la langue sous l'effet d'un mauvais whisky.

Paris en pleine psychose terroriste. De la tension et des flics partout. À l'aéroport Charles-de-Gaulle, Gérard, un employé des lieux, tombe — accidentellement — sous les balles de la police. Son copain Yves Guyot et le commissaire Londrin douteront longtemps de la version officielle des corps policiers. Un voyage au Mali, effectué au mépris des règles élémentaires de sécurité, finira d'en convaincre Guyot. Tandis qu'une action punitive menée au nom de la loi amènera définitivement Londrin à se ranger à l'avis de ses semblables. Un récit hybride qui souffre d'im-



poser deux enquêtes qui tournent au vinaigre et un lecteur qui sent venir l'odeur de la mort, comme d'autres le vent d'Est.

Le Texas pour décor. Un pipeline comme fil conducteur. Des hommes baignant dans l'alcool frelaté et leur cerveau dans le néant. La mort pour soulager la routine et des explosifs pour illuminer l'azur. Un récit thomsonien pur malt à 100 %. Comme pour prouver qu'il est seul de son genre à persister de signer des romans policiers qui dénaturent le genre, tant ils s'inscrivent entre la marge et la ligne, là où fondent les catégories littéraires et les glaçons.

La réédition tant attendue d'un chef-d'œuvre de la littérature cruciverbiste. Ou comment résoudre en moins de 250 pages cette épineuse question : en Tchécoslovaquie, capitale de quatre lettres. Et pour passer le temps, une femme aux mille visages qui tue pour changer de robe et un homme parti à sa poursuite en cure de paternité. Encore une fois, un récit supérieur à l'adaptation cinématographique — magistrale au demeurant — qu'en fit Claude Miller.

Pour les inconditionnels de Dashiell Hammett et les maîtres du roman noir classique, signalons la énime réédition de ce récit paru pour la première fois en français chez Gallimard en 1930. Une histoire de diamants peut-être, de gens désouverts certainement.

Il était une fois...

OUI, JE CROIS qu'une vie commence avec un mot d'amour
Mireille Mathieu
Paris, Robert Laffont
le Club des stars, coll. « Vécu »
1987, 498 pages

PIERRE CAYOUILLE

UN INTERPRÈTE soviétique qui avait vu vivre Mireille Mathieu du matin au soir lors d'un de ses séjours à Leningrad n'en croyait pas ses yeux. Après l'avoir suivie pas à pas dans son emploi surchargé du temps, un tourbillon — quatre heures au théâtre, exercices de voix, repos, thé

avec la troupe, récital, souper après le spectacle, entrevues avec journalistes en retard... — il a demandé à quelqu'un de son entourage : « Elle vit toujours comme ça ? »

— Oui, avait répondu son interlocuteur.

— Eh bien... je ne troquerais pas ma vie contre la sienne », avait lancé le Soviétique.

Quand on pense à l'existence de la plus-que-parfaite Mireille Mathieu, on imagine aussi une vie remplie de sacrifices, un régime tyrannique, semblable à celui des athlètes. On a pourtant qu'à demi-raison.

Certes, il a fallu à cette aînée d'une modeste famille de 13 enfants beaucoup de discipline pour se hisser

au rang des plus grandes interprètes et pour conquérir un à un tous les publics du monde.

Il lui a aussi fallu, précise-t-elle, beaucoup de cette foi. De foi en l'amour, bien sûr. Mais, surtout, de cette foi chrétienne qu'elle affiche bien haut, même si, pour ce faire, elle doit naviguer à contre-courant dans un milieu pas très pieux.

Mais, à lire cette biographie qu'elle vient de publier, on comprend plutôt que la vie de cette grande artiste fut et demeure un véritable conte de fées avant que d'être une série de sacrifices.

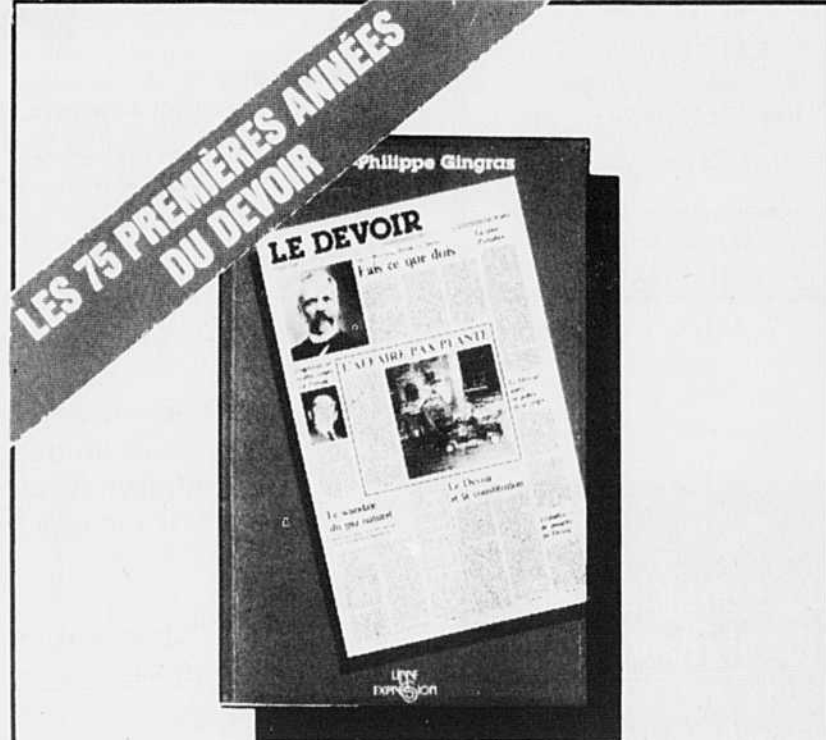
D'ailleurs, c'est elle-même qui le clame.

« Quand on me dit : "Vous vous sacrifiez !", ça m'énerve. Je n'ai pas l'habitude de manier les mots, mais il me semble que "sacrifice" ne convient guère à Mireille Mathieu. Le sacrifice, c'est autrement redoutable, terrible, définitif. En quoi me suis-je sacrifiée ? J'ai le bonheur de faire un métier dont je rêvais depuis toujours. D'avoir vu arriver le miracle que j'espérais. La réussite que je voulais. Où est le sacrifice ? Je voulais chanter pour le monde entier, je le fais. Je voulais donner aux miens ce qu'ils n'ont pas : ils l'ont. »



Photo Jacques Grenier
MIREILLE MATHIEU.
depuis, de New York à Hollywood, de Londres à Berlin et de Pékin à Moscou.

Cette biographie qui fera — et qui a déjà fait — des malheurs dans les librairies ne fut pas écrite par Mireille Mathieu, mais plutôt par une journaliste de *France-Soir*, Jacqueline Cartier, à qui l'artiste a dicté ses mémoires. On y suit pas à pas le cheminement de la carrière de la petite fille d'Avignon.



« LE DEVOIR »
de Pierre-Philippe Gingras

Un livre de 295 pages qui retrace l'histoire du DEVOIR depuis sa fondation en 1910 jusqu'à son 75ième anniversaire en 1985. Commande postale seulement. Allouez de 6 à 8 semaines pour la livraison.

Découpez et retournez à : Le Devoir, 75 ans, 211, St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1

Je désire recevoir exemplaire(s) du livre "LE DEVOIR"
J'inclus 19,95\$ par exemplaire.
(3 \$ de frais de port et de manutention inclus dans ce prix).

NOM.....
ADRESSE.....
PROVINCE.....
CODE POSTAL.....
MODE DE PAIEMENT:
 Chèque American Express
 Master Card Visa
No. de carte de crédit.....
Expiration:.....

La Courte Échelle sera diffusée aux États-Unis

LA MAISON d'édition La Courte Échelle a conclu, la semaine dernière, un accord pour la sortie aux États-Unis de trois de ses ouvrages pour enfants.

L'éditeur Bertrand Gauthier a précisé que *Les Chiffres et l'Alphabet*, de Roger Paré, ainsi que *Venir au monde*, de Marie-Francine Hébert et Darcia Labrosse (lauréate du gouverneur général), seront coédités à 20,000 exemplaires par Meadowbrook Press, de Deephaven (Minnesota), également spécialisée dans ce type d'édition.

Il s'agit sans doute d'une première québécoise touchant les États-Unis, a signalé M. Gauthier, puisque ces livres continueront d'être imprimés à Montréal, à l'Atelier des sourds.

Meadowbrook Press, dont un dirigeant est venu à Montréal pour signer l'entente, est distribuée par Simon & Schuster, une grande maison de New York.

L'éditeur montréalais a aussi conclu une entente avec Edizioni-ADV, de Milan, pour la distribution du livre-jeu *Venir au monde*, qui sortira cet automne en Italie. Dans ce cas aussi, les livres sont fabriqués à Montréal.

Sur le marché du Canada anglais, où La Courte Échelle est déjà mise en marché, un nouvel accord avec la maison ontarienne Heritage prévoit 75,000 exemplaires des livres de Roger Paré, du tandem Hébert-Labrosse, de Ginette Anfoussé et de Bertrand Gauthier.

LE PLAISIR des livres
LE PLAISIR des livres
LE PLAISIR des livres
LE PLAISIR des livres

une place de choix pour les amoureux de la littérature

Pour de plus amples informations sur les tarifs publicitaires et pour les réservations, contactez
Jacqueline Avril
842-9645

L'envers des « années de rêve »

GÉNÉRATION

2. Les Années de poudre
Hervé Hamon et Patrick Rotman
Paris, Le Seuil, 1987, 695 pages

MARCEL FOURNIER

DANS le deuxième tome de *Génération*, aussi volumineux que le premier, Hervé Hamon et Patrick Rotman reprennent leur récit là où ils l'avaient laissé, à l'automne 1968 avec la naissance de la Gauche prolétarienne et la publication de *La Cause du peuple*, et la poursuivent jusqu'à l'automne 1975. Déjà éprouvée, leur méthode a la même efficacité : elle permet de présenter les résultats d'une enquête menée minutieusement tout en entraînant le lecteur dans le récit des événements. L'intérêt du second tome est, cependant, moins grand que celui du premier : l'histoire politique d'une génération fait place à une chronique de faits divers. Il est toujours plus agréable de lire l'histoire d'une réussite que celle qui se présente comme

un échec ou une erreur.

Les « années de poudre » apparaissent comme l'envers des « années de rêve ». Il y a l'avant : un mouvement libéral et ouvert, des leaders charismatiques, aux pouvoirs diffus qu'aucune organisation n'entravait, une véritable fête de la prise de la parole. Et il y a l'après : des organisations marxistes et trotskistes fermées et sectaires, des petits chefs autoritaires et des discours dogmatiques et creux.

Même s'ils refusent de juger une génération, Hamon et Rotman n'en accumulent pas moins tout un ensemble de pièces à conviction : les militants gauchistes, et parmi eux les « durs » de la Gauche prolétarienne, se sont laissés enfermer dans la logique « groupusculaire » et se sont perdus dans « la quête d'un absolu inaccessible » ; un moment, ils ont été tentés par le terrorisme. Et autour d'eux, une effervescence sociale et culturelle qu'ils parviennent difficilement à comprendre : le Mouvement de libération des femmes, la

contre-culture et l'écologie, la révolte des lycéens, l'occupation de l'usine Lipp. André Glucksman, qui reprendra sa plume pour pourfendre les maîtres-penseurs, avoue lui-même : « Le marxisme rend sourd. »

Après quelques années de militantisme actif — vie clandestine, établissement dans les usines, meetings et manifestations — les héros sont débordés, fatigués, désillusionnés. Sauf Alain Krivine, le « diplotocou de cette génération », le leader de la Ligue communiste « perpétue le même rituel, les mêmes termes, le même rôle, immuable ». Les autres ont bougé, changé. Comme l'a montré, pour les militants gauchistes au Québec, Jean-Marc Plotte dans *La Communauté perdue* (Montréal, VLB, 1986), l'itinéraire de dégageant a été souvent difficile et a revêtu diverses formes, dont la religion.

Que reste-t-il de ces « années de poudre » ? Loin de présenter le gauchisme comme une « maladie infantile », Hamon et Rotman tentent, en conclusion, d'en présenter un bilan

positif : isolement du Parti communiste, liquidation de la perspective de la révolution, protection contre le terrorisme, élargissement de l'action politique à l'ensemble de la société civile. Et, au plan des *mass media*, il y a une réussite impressionnante : la publication, à partir de 1973, d'un nouveau quotidien, *Libération*, sous la direction de Serge Joly.

En épilogue, Hamon et Rotman retracent l'itinéraire de la cinquantaine de militants qu'ils ont patiemment interrogés : certains ont envahi les cabinets ministériels de gauche, d'autres sont devenus journalistes, d'autres, enfin, ont suivi des études de lettres ou sciences sociales et ont entrepris une carrière universitaire.

Ce deuxième tome de *Génération* se termine sur une phrase que Pierre Goldman écrivait à Régis Debray de sa cellule de prison : « Tu verras, Régis, un jour, nous serons heureux d'avoir eu 20 ans dans les années soixante. »



Photo Allard/VU

Les auteurs de *Génération*, HERVÉ HAMON (à gauche) et PATRICK ROTMAN.

Un « prophète pour notre temps »

UNE VOIX POUR LES SANS-VOIX

Mgr Adolphe Proulx
Textes sur la pensée sociale
de l'évêque de Gatineau-Hull
Ottawa, Novalis, 1988, 200 pages

MARIE LAURIER

MGR ADOLPHE PROULX aura marqué de bien des façons un épiscopat brusquement interrompu par son décès à la fin de l'été 1987. Évêque de Gatineau-Hull, sa réputation dépassa largement le cadre de cette région pour rejaillir sur la scène nationale.

Devenu vedette malgré lui, en bonne partie à cause de son talent de communicateur, et aussi par la magie des médias électroniques, il se fit remarquer par la vigueur de ses prises de position en faveur des pauvres, des marginaux, des laissés pour compte de notre société d'abondance. Son talent d'analyste fut bien souvent mis à profit par l'épiscopat canadien qui lui demandait d'aller défendre des dossiers sur la place publique, ce qu'il faisait toujours avec fermeté et distinction.

On se souvient, entre autres, du fameux document de la Conférence des évêques catholiques du Canada (CECC) sur l'économie canadienne, diffusé en décembre 1983, qui fit l'effet d'une bombe partout dans le pays. Sortant de leur neutralité à l'endroit des problèmes politiques, les évêques s'arrogeaient le droit et... le devoir de critiquer le système économique et de proposer des jalons d'éthique et de réflexion pour juguler la crise que nous traversons. Principal inspirateur de ce document, on chargea Mgr Proulx d'expliquer la position des évêques sur cette « société à refaire » ; on en retrouve l'essentiel dans un livre publié chez Novalis et intitulé *Une voix pour les sans-voix*.

L'ouvrage présente plusieurs autres messages de Mgr Proulx portant sur les femmes, les jeunes, la famille, les personnes âgées, les travailleurs, la paix et le désarmement, le tiers monde, ainsi que ses pensées d'inspiration évangélique sur les grandes fêtes chrétiennes de Noël et de Pâques. Le recueil réunit donc les réflexions les plus significatives et les plus percutantes de l'évêque dont on voit plusieurs photos, l'une avec Mgr Helder Camara, du Brésil, avec qui il se sentait de grandes affinités.

De l'avis de nombreux témoins de son action pastorale et de ses admirateurs, Mgr Proulx se situait au cœur du « monde de ce temps », si bien que ses interventions ne laissaient personne indifférent. « Même les gens qui ne partagent pas son point de vue l'écoutent, rappelle Mgr Bernard Hubert dans la préface du recueil. Nul doute que, dans une période où l'Église apparaît à plusieurs comme marginale et en perte croissante de vitesse, Monseigneur Proulx donne de la crédibilité aux discours des évêques. » Un peu plus loin, le préfacier souligne que Mgr Proulx est « non seulement responsable d'une Église particulière, c'est-à-dire le diocèse qui lui est confié, mais il l'est aussi de l'ensemble de l'Église, partout dans le monde. [...] Manifestement, ce pasteur est un prophète pour notre temps. »

À lire cet ouvrage, on comprend mieux pourquoi les fidèles du diocèse de Gatineau-Hull souhaitent que leur futur pasteur ressemble à Mgr Proulx, comme ils le manifestent dans une consultation populaire rendue publique ces jours derniers. « Il nous a fait découvrir notre dignité et, surtout, notre responsabilité de baptisés », souligne Reynald Labelle, du Conseil diocésain de pastoral de Gatineau-Hull, un d'une série de témoignages d'appréciation présentés à la fin du livre.

Une étude bâclée sur la famille

HISTOIRES DE FAMILLES ET DE RÉSEAUX

La sociabilité au Québec

d'hier à demain
Andrée Fortin et collaborateurs
Montréal, Saint-Martin
1987, 225 pages

LUCIA FERRETTI

L'OBJECTIF était louable, et audacieux : définir sociologiquement la famille québécoise contemporaine sans la réduire à une sorte d'idéal-type mais, au contraire, en intégrant la diversité des situations réelles ; mesurer l'importance qu'elle tient dans la vie des individus ; identifier ses rapports à la société globale ; enfin, comparer la famille contemporaine à celle d'« autrefois ».

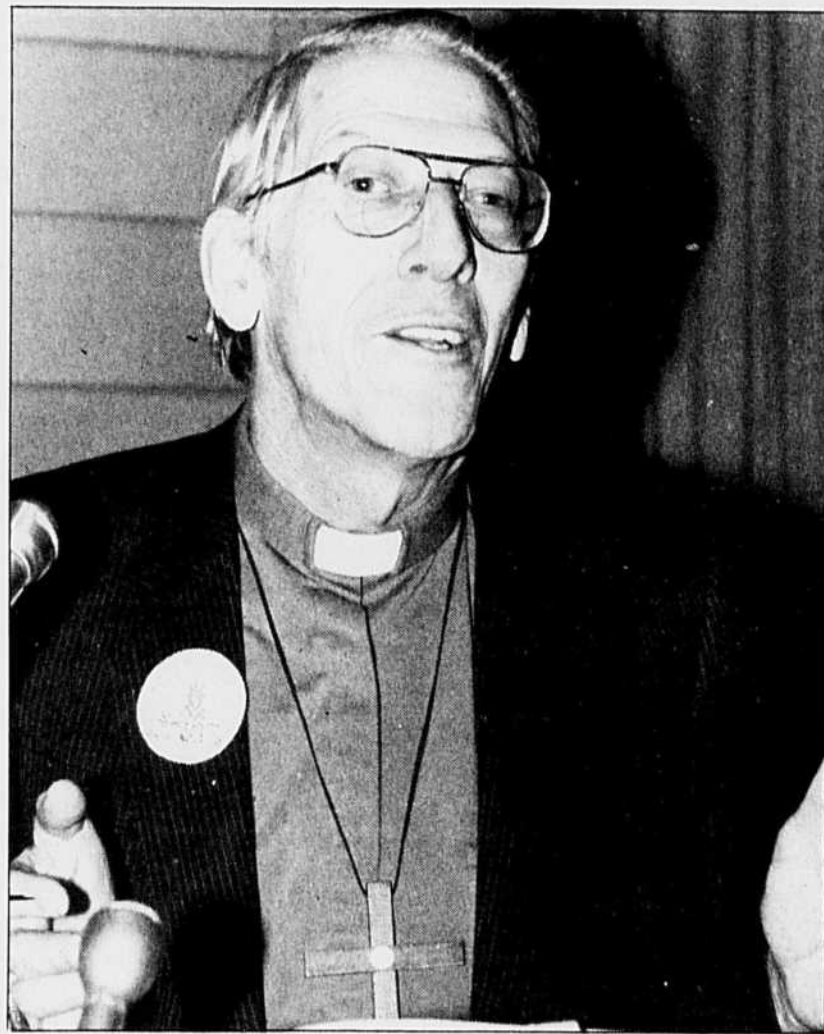
Et pourtant, cet ouvrage ne vaut rien.

1. Aucune réflexion théorique. On nous parle bien de trois types de réseaux de sociabilité, tissés autour des individus, des couples ou du clan familial ; on leur place sans surprise en parallèle les « yuppies », les classes moyennes et les classes ouvrières ou défavorisées. On nous parle aussi d'une sociabilité de centre-ville, où « yuppies » et assistés sociaux se côtoient sans se fréquenter, et d'une sociabilité de banlieue, établie officieusement autour de la tondeuse à gazon et du pelletage d'hiver ou, plus formellement, autour des échanges reliés au transport ou aux enfants. Dans tout cela, rien de bien neuf, surtout pas la conclusion, digne de La Palice : dans le Québec des années 80, la famille et les relations familiales restent encore essentiellement l'affaire des femmes, surtout des mères.

2. Une écriture bâclée et une analyse de premier niveau : on a voulu

éviter le jargon universitaire, on est tombé dans un commentaire sans cesse coupé d'expressions entre guillemets tirées d'un langage oral plutôt négligé. Mme Fortin parle de la *job* de mère, de *sets* de grands-parents, écrit : « C'est spécial ! » pour commenter une situation inhabituelle, etc. En outre, le corps du texte est presque uniquement composé de la description au cas par cas des 370 témoignages qui forment les données de la recherche.

3. Sur le plan méthodologique, enfin, l'étude est plus que déficiente. Jusqu'à quel point les réseaux de sociabilité mis à jour dans la Vieille Capitale, objet exclusif de l'enquête, sont-ils représentatifs de ceux qui s'établissent à Montréal ou dans une ville périphérique, ou encore dans une région rurale ? Il aurait fallu en dire au moins un mot dans un ouvrage qui prétend traiter de la sociabilité non pas à Québec, mais au Québec. Par ailleurs, on néglige de nous présenter le questionnaire proposé aux personnes visitées en entrevue. À la lecture, on réalise, cependant, que les questions ont porté surtout sur la présence de la parenté dans la maison ou le voisinage (dont les limites étaient laissées à la discrétion du témoin) et sur la fréquence (jamais, rarement, souvent, etc.) et la qualité des contacts avec les membres de la famille, où qu'ils résident, et avec les voisins. De telles questions ne peuvent attirer que des réponses impressionnistes sur la foi desquelles Mme Fortin conclut, d'une part, à la vitalité contemporaine de la famille « traditionnelle » dans certains coins de la ville et, d'autre part, à la fausse nouveauté de certains modèles familiaux qui, après tout, ont pu aussi exister autrefois. On ne parle toutefois pas de la



Mgr ADOLPHE PROULX.

Photo Louise Lemieux

proportion relative des divers types de famille à chaque époque. Plus grave encore, alors que deux chapitres sont consacrés à la revue des études sur la famille québécoise d'« autrefois », c'est-à-dire d'avant... 1960, Mme Fortin n'établit aucune comparaison ou presque sur la structure des rapports familiaux hier et aujourd'hui, sur les rôles dévolus à chaque membre de la famille, sur les fonctions attribuées à l'institution familiale, sur la valeur qui lui est consentie dans les représentations per-

sonnelles et collectives, et sur la place concrète qu'elle a occupée et occupe présentement dans la dynamique des rapports sociaux.

La sociologie et l'histoire de la famille, au Québec, sont des secteurs de recherche qui, depuis Léon Gérin, à la fin du siècle dernier, se sont toujours distingués par la richesse exceptionnelle des travaux effectués. La désinvolture avec laquelle le sujet est cette fois traité en est d'autant plus inacceptable.

Pour comprendre le message de l'icône

L'ICÔNE, FENÊTRE

SUR L'ABSOLU

Michel Guenot
Paris et Montréal, Cerf et Fides
1987, 212 pages

JACQUES GAUTHIER

L'ICÔNE, *fenêtre sur l'Absolu*, de Michel Guenot, est le troisième ouvrage qui paraît dans la nouvelle collection « Bref ». Cette collection de poche très attrayante veut traiter, d'une façon synthétique, des grands thèmes religieux de l'heure.

Guenot propose quelques clés de lecture permettant de mieux saisir l'univers spirituel de l'icône. Son étude s'adresse surtout à tous ceux et celles qu'intéresse l'icône.

L'auteur brosse en premier un bref historique de l'iconographie chrétienne et de sa place dans l'église d'Orient. Il étudie ensuite l'icône proprement dite : les canons de l'icône, les différences entre l'art sacré en Orient et en Occident. Il passe en revue les données générales sur l'icône.

Pour actualiser son étude, Michel

Guenot analyse quelques icônes. Malheureusement, elles ne sont pas toutes reproduites en couleurs. Le terme par des éléments de théologie de l'icône : l'icône, image purificatrice, en lien avec l'Incarnation, la Transfiguration, la Lumière et la Résurrection.

C'est donc à un voyage vers la beauté que le lecteur est convié. L'icône est une théologie de la beauté et de la présence. Elle nous plonge au cœur de l'Orthodoxie où l'intelligence et le cœur sont unifiés dans une même démarche *philocalique*

(camour de la beauté).

L'auteur a bien saisi que l'icône contemplée porte à la prière et nous rappelle que Dieu est le Beau-Vivant. L'icône atteste que l'Incarnation du Christ mène à la transfiguration et à la résurrection du sensible.

Avec ce livre qui va droit à l'essentiel, Michel Guenot a écrit ici une des plus belles synthèses sur le langage iconographique. « Fenêtre sur l'absolu, l'icône révèle ce que nos yeux de chair supportent de la lumière du monde invisible » (p. 209).

NOUVEAUTÉS THÉÂTRE

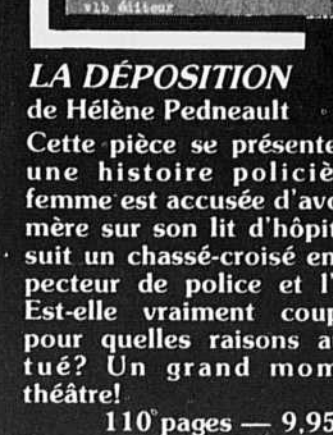


TIENS TES RÊVES

de Sylvain Hélu, Jean Lessard et Sylvie Provost

Cette pièce aborde, avec beaucoup de simplicité, de délicatesse et d'humour, le thème de la sexualité chez les adolescents. Comment ceux-ci réagissent-ils face à leur première relation sexuelle? Cette pièce a mérité le Prix de la meilleure production « jeunes publics » 1986-1987.

102 pages — 9,95 \$



LA DÉPOSITION

de Hélène Pedneault

Cette pièce se présente comme une histoire policière : une femme est accusée d'avoir tué sa mère sur son lit d'hôpital. S'en suit un chassé-croisé entre l'inspecteur de police et l'accusée. Est-elle vraiment coupable et pour quelles raisons aurait-elle tué? Un grand moment de théâtre!

110 pages — 9,95 \$



LES FANTÔMES DE MARTIN

de Gilbert Turp

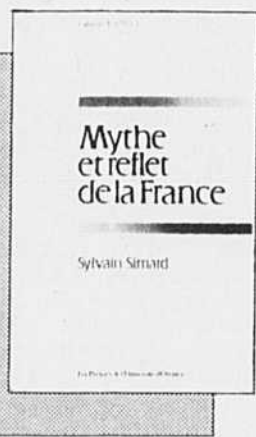
Cette pièce met en scène un jeune homme de vingt ans qui veut changer le monde, comme on le veut tous quand on a vingt ans. *Les fantômes de Martin*, c'est un cri de désespoir qu'on pousse quand toutes les avenues sont bloquées.

116 pages — 9,95 \$

Une tradition de qualité, un brillant avenir en perspective

Les Presses de l'Université

d'Ottawa 603 Cumberland
Ottawa, Ont
K1N 6N5
(613) 564-2270



« Voilà en cinq chapitres une excellente synthèse des regards qu'ont jetés sur le Canada, et plus particulièrement sur le Québec, les Français, depuis 1850 jusqu'en 1914. » - André Renaud, *Lettres québécoises*

« Le texte, lui, va à l'encontre du savantisme. Le style est alerte, la langue *ibidem*, agrémentée de portraits, de courtes biographies, de descriptions de situations et de caractères. » - Jean Éthier-Blais, *Le Devoir*

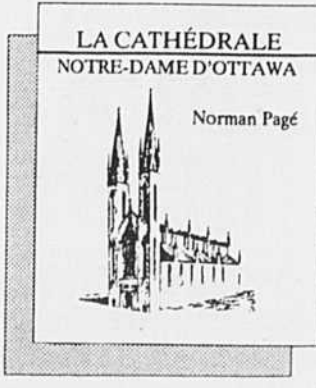
ISBN 2-7603-0154-0 440 pages 34,95 \$



Voilà enfin un livre sur la sociologie du sport au Canada. Dans une perspective résolument critique, les auteurs identifient les forces sociales qui ont modelé le sport contemporain, analysent les effets de l'action du gouvernement et d'autres organismes sur l'institution sportive, décortiquent les différentes idéologies en jeu et tracent un tableau des variations sociales de la pratique sportive.

ISBN 2-7603-0114-1 338 pages 29,95 \$

À paraître bientôt!



• Un monument irremplaçable, un livre superbe!

• 160 pages, avec une centaine d'illustrations dont 16 planches pleine page.

• Présenté sous une superbe couverture en couleur.

Ce volume rend hommage à un monument précieux de notre patrimoine. Le texte porte sur divers aspects : historique, architectural et artistique, de la cathédrale.

21 x 27,3 cm
ISBN 2-7603-0110-9 34,95 \$

Étranger dans la grande ville aux rues sans visage



Jean
ETHIER-BLAIS

▲ Les carnets

À TABLE, hier, avec des amis, après un bon repas, nous parlions de Salavin. Georges Duhamel est un auteur qu'on ne lit sans doute plus, ni ses récits de voyage, ni *Cécile parmi nous*, ce chant d'amour offert à la musique. Pourtant, il se croyait et se proclamait « un grand écrivain français ». Il l'était en 1936 et le voilà devenu « un grand écrivain français oublié ». Salavin mérite de survivre. Avant Sartre, dans la veine kafkaesque, Duhamel a décrit l'homme aux prises avec ses pulsions, exilé sur cette terre, incompris et sournoisement infidèle à lui-même, qui se torture et se ment en sachant qu'il se ment. À table, nous étions trois et rions de nous retrouver, comme par un enchantement à la Merlin, issus du même univers de souvenirs, nous qui venions d'horizons si différents. Les parentés livresques, celles qui naissent d'une expérience partagée avec un autre être, à l'insu l'un de l'autre, sont peut-être plus fortes que celles du sang. Il y a une fraternité des âmes.

J'ai abandonné la lecture des *Démons* pour celle du dernier récit de M. Négovan Rajic : *Sept roses pour une boulangère*. Abandonné ? Voilà un grand mot, car dans Négovan Rajic, j'ai retrouvé Dostoïevski. C'est le même sens du monologue, le même univers de regrets et d'occasions manquées, c'est le même sentiment que Dieu refuse d'intervenir, ou qu'il intervient à contre-temps. Dieu, ce grand absent. Les personnages de Dostoïevski sont emportés par le vent de l'histoire, car la Russie a un destin (mais quel est-il et quelles en seront les victimes ?) et tout Russe est voué à l'accomplissement de ce plan divin. Le narrateur du récit de Négovan Rajic, lui, tout aussi introspectif que

Chatov ou un autre personnage des *Démons*, a brisé les amarres, il appartient au peuple immense des réfugiés. J'en ai connu, autrefois, à Paris. Nous étions, nous, les étudiants canadiens, des riches, munis de cartes en bonne et due forme, qu'il ne fallait renouveler que tous les trois ans. Nous avions des tickets de rationnement qui nous donnaient droit au chocolat. Nous étions libres, nous avions des amis. Les réfugiés de notre âge, Polonais, Yougoslaves, Roumains et *tutti quanti*, nous les reconnaissons à leur mine souvent hagarde; ils travaillaient la nuit afin de suivre, le jour, les cours de la Sorbonne. Encore ceux-ci avaient-ils une carte d'étudiant. Le narrateur de Négovan Rajic, qui a fui son pays en traversant à la nage une rivière limitrophe, est seul à Paris, dans une banlieue; sa carte d'apatride ne lui permet pas de travailler; il habite un refuge; il a faim, il a honte, il se sent par définition étranger dans la grande ville aux rues sans visage, où rôde l'idée de la mort.

Suivons ce jeune réfugié dans ce Paris qui, pour lui, sera toujours désert. Négovan Rajic lui fait revivre sa vie, selon le principe de ce que j'appellerai les souvenirs gigognes. Un pan du passé tombe et en révèle un autre, qui, tombé lui-même, nous fait voir, au loin, un autre aspect de la personnalité de notre héros. Le principe est celui de la descente aux Enfers, sauf que l'enfer, dans les souvenirs des malheureux, c'est l'enfance, ce sont les promenades radieuses faites avec le père et la mère, les jardins fleuris, les villes étrangères qu'on visite en toute liberté et de l'argent plein les poches. L'Enfer, c'est le bonheur perdu. Négovan Rajic reconstitue religieusement cet univers où le rêve se greffe sur la réalité; on se demande lequel fut le plus beau. Je me suis laissé emporter, je dois le dire, par ces souvenirs de jeunesse et d'enfance dans un pays inconnu, où il y a des villes d'eau, où les enfants poussent des cerceaux et marchent lentement dans des allées admirablement peignées, au bras de leur maman. Ces enfants devenus adolescents sont happés par la guerre. Nous les retrouvons gravissant des montagnes derrière de vieux canons, poussés en avant par des officiers à cheval, se posant la question : Vaut-il

mieux mourir au cours d'une bataille ou là, au bord de la route, dans la torpeur de l'insupportable fatigue ? Et puis, la guerre finie, le nouveau régime qui s'installe, qui proclame la Grande Idée, la dictature du Parti, qui n'aura jamais de fin. Un certain Hitler, des années vingt aux années quarante, avait hurlé cette contre-vérité. Aujourd'hui, sous des noms divers, stalinisme, paix, glasnost, les communistes ont pris la relève, au service de l'impérialisme éternel de la Russie. En Roumanie, Ceausescu détruit systématiquement les monuments historiques et les villages anciens au nom de la Grande Idée. Aucun livre n'est plus actuel que *Sept roses pour une boulangère*.

Le jour vient où, dans un sursaut fait de révolte devant la Bêtise institutionnalisée et par sens du risque, notre héros, devenu étudiant, s'enfuit. Il traverse la Mura à la nage, se retrouve dans des camps, aboutit à Paris, comme un abcès. C'est peu de dire qu'il n'a plus d'espoir. Il est devenu un Salavin sans le grain de folie. Sa vie a un double décor, les souterrains et les escaliers. Il monte des escaliers, ou prend l'ascenseur (c'est la même chose; j'invitai un jour Jean-Louis Barraut à emprunter l'ascenseur, il refusa sous prétexte que c'était un cerceuil mobile) à la recherche d'une situation de misèreux. On connaît ces escaliers. Gras, visqueux même, ils débouchent sur des couloirs qui leur ressemblent. Pour aller rendre visite à Hertel, rue de la Croix-Nivert, j'en ai souvent monté un, avec, à tous les deux étages, dans l'angle, les cabinets communs. C'était horrible. Mais nous sommes de fines natures, peu faits pour l'inconfort et la Grande Idée. Le narrateur des *Sept roses*... est entouré d'hommes semblables à lui, qui, jeunes, ont déjà trop vécu. Il y a, d'une part, les déclassés totaux, d'autre part ceux qui ont vaguement réussi, qui ont décroché la carte de séjour. Ceux-là ne hantent pas les souterrains. L'escalier est un souterrain vertical. Il y a le métro, cette immense vie souterraine qui se greffe sur la vôtre lorsque vous cherchez désespérément une situation, que vous avez faim et que vous ne connaissez personne. Le narrateur fait l'expérience fondamentale de la vie : tout homme est partie intégrante d'un clan et sans doute cette loi ne

disparaîtra-t-elle jamais. Il y a toujours un moment, dans la vie, où le clan intervient. Il vous trouve votre première situation. Cela s'appelle les relations. Plus tard, il vous permettra d'accéder au pouvoir, si le pouvoir vous intéresse. Le clan, ce sont aussi les amis, à qui vous rendrez la pareille lorsque vous le pourrez. Le narrateur se rend chez un compatriote du nom de Milan, mieux nanti que lui. Cela n'est pas dit dans le livre de Négovan Rajic, mais il est dans la nature des choses que ce Milan l'aide à quitter Paris, à se rendre dans ce pays lointain dont il rêve et où il n'aura plus faim. « *Vae soli* », dit saint Paul, malheur à l'homme seul, dans sa solitude. Vrai dans le cas de la plupart des hommes, de cette multitude à laquelle s'adressait l'Apôtre. Faux dans des cas bien précis. Le narrateur est de ceux-ci. Il ne craint pas la solitude, il craint la misère, l'angoisse de la faim, l'impossibilité d'accomplir sa vie. Il s'ennuie aussi de ses parents, de son père professeur dans un lycée, de ses amis laissés là-bas. Tout ceci est très touchant.

À la fin, l'espoir luit, comme dit Jammes, sous la paille dans l'étable. La boulangère fait son apparition, semblable à Vénus anadomyène. Il suffit d'un geste, d'un sourire, d'un acte de générosité pour transformer l'homme. Banal, mais incontournable. Lorsque nous faisons la connaissance du narrateur, il est au fond d'un trou, condamné à lui-même. Il habite l'essence du souterrain. Il revit sa vie qui, soudain, s'épanouit comme une fleur, parce que Vénus est apparue. Il songe. Il écrit sa vie de mémoire, comme Soljenitsyne ses romans dans les camps. Nous en lisons le récit, écrit d'un style direct, affirmatif, sans négligences. Un homme qui écrit ainsi ne pouvait qu'échapper à la gueule du lion, il ne pouvait s'incliner devant la Grande Idée. Il dit ce qu'il a à dire. À long terme, ce narrateur est dangereux. Son style élaire comme une flamme. Que fait la flamme ? Elle brûle. Beaucoup de lecteurs de Négovan Rajic sentiront passer le feu.

SEPT ROSES POUR UNE BOULANGÈRE
Négovan Rajic
Montréal, éditions Pierre Tisseyre, 1988

Maintenir la parole à hauteur d'homme

La poésie de René Char est une « conversation souveraine » avec le monde

JEAN ROYER

ENTRE « le soleil des eaux » de la Sorgue, qui nourrit sa terre natale, et les neiges éternelles du mont Ventoux, « miroir des aigles », où il fut un « combattant indomptable » de la Résistance, le poète René Char a maintenu la parole à hauteur d'homme.

Né le 14 juin 1907 à L'Isle-sur-Sorgue, le poète, qui est mort le 19 février dernier à Paris, était en état d'insurrection permanente contre tout ce qui dénature l'homme. Cet insoumis n'a pas seulement été le chef de la Résistance du secteur Du-

rance-Sud sous le nom de « capitaine Alexandre » entre 1942 et 1945, il est resté un homme d'action toute sa vie, avec la poésie comme « métier de pointe ».

Pour René Char, la poésie est action. Elle est la chance de l'homme désespéré de son temps. Elle est l'espoir de rester à hauteur d'homme. La poésie s'allie à la pensée dans un optimisme tragique où l'homme assume son propre dépassement et se donne un avenir. La poésie est l'espoir même qui naît de la lucidité, cette « blessure la plus rapprochée du soleil ».

René Char a fait paraître, depuis 1928, plus de 80 recueils où il devient le « marcheur » de notre siècle, celui qui, à la suite d'Héraclite, apprivoise nos contraires, cet ami des peintres aussi (Braque, Picasso, Miro, Vieira da Silva) et cet « homme réfractaire » encore « aux projets calculés » et à tout armement nucléaire. Ce terrien qui comprend la nature des choses à partir de la géographie provençale a su incarner sa poésie, non pas dans l'actualité de son siècle mais dans son devenir. « La réalité sans l'énergie disloquante de la poésie, qu'est-ce ? », écrira-t-il. De même : « Le poème est toujours marié à quelqu'un. »

Ce poète n'a jamais délaissé la terre. Quand l'homme s'élançait dans l'espace, en 1959, il ne s'illusionne pas du spectacle : « L'homme de l'espace dont c'est le jour natal sera un milliard de fois moins lumineux et révélera un milliard de fois moins de choses cachées que l'homme granité, reclus et recouché de Lascaux, au dur membre débouffé de la mort. »

La morale poétique de Char est surtout le savoir-vivre d'un homme qui se reconnaît « responsable ». Ainsi, le poète peut passer naturellement du lyrisme du poème à l'efficacité lapidaire de l'aphorisme. Depuis *Feuillets d'Hypnos* (1945) et *Seuls demeurent* (1946), jusqu'au *Poème pulvérisé* (1947) et *Le Nu*

Les pères disparaissent dans la nuit...

JEAN-GUY PILON

ILS ÉTAIENT là, jadis.

Ils n'y sont plus, ni l'un ni l'autre : Alain Grandbois est parti doucement en 1975, et René Char repose maintenant dans sa dure terre du Vaucluse.

Les pères ne sont plus. Ils ont rejoint la nuit. En ce lumineux dimanche de février, pleurer et faire silence ! Oui, mais plus encore, se souvenir de leur haute générosité qu'hélas nous ne pourrions jamais atteindre.

René Char était un géant de corps et de cœur. Une force fulgurante et troublante dans sa large main que j'ai eu l'honneur de serrer souvent, à Paris, de 1955 jusqu'à son retour définitif à L'Isle-sur-Sorgue. Combien de fois me m'a-t-il pas accueilli dans son appartement de la rue de Chanailleries, m'offrant des livres, des gravures, des éditions rares (par exemple, la toute petite édition originale de *Poésie et vérité*, de Paul Eluard, publiée clandestinement en 1942), ses oeuvres, bien sûr, avec d'émouvantes dédicaces. Une forte amitié, aussi. Précieuse, rare, unique.

À l'époque où j'étais directeur de la revue *Liberté*, nous avions publié, avec son essentielle collaboration,

un numéro spécial sur lui. Il en avait été très heureux et avait demandé à Picasso de nous donner une gravure pour le frontispice de la revue. Ce qui fut fait. Comme il avait demandé deux ou trois ans plus tôt à son vieil ami Miro de me faire une gouache pour un recueil de poèmes que j'allais publier. Ce qui fut fait.

Et tant d'autres tendresses et confiances dans ses nombreuses lettres que la peine m'empêche de relire aujourd'hui.

Je me souviens aussi d'un autre beau geste du cœur.

Mon fils aîné, François, est né en avril 1956. René Char, qui aimait beaucoup dessiner, m'avait alors adressé une petite gouache qu'il avait faite pour ce nouveau-né et qui portait la dédicace suivante : « Salut au petit matinal d'avril. »

Les années passent et les pères ne sont plus. Ils s'en vont. Ils disparaissent dans la nuit, et nous restons sans leur ombre rassurante, sans leur regard, sans leur voix ou les gestes de leurs mains. Mais jusqu'à quand ?

Que faire maintenant ? Essayer, dans la plus profonde modestie, d'aligner quelques mots incertains sur une page, ou alors, par respect, choisir le silence ?



Cette photo de RENÉ CHAR, signée Man Ray, illustre l'ouvrage de Serge Velay, *René Char, qui êtes-vous ?*, paru à La Manufacture en 1987.

© A.D.A.G.P., Paris, 1987



L'ACTUALITÉ LITTÉRAIRE QUÉBÉCOISE, C'EST LETTRES QUÉBÉCOISES

Ce numéro 49 de *Lettres québécoises* vous présente douze romans, neuf recueils de contes et nouvelles, cinq recueils de poésie, neuf pièces de théâtre, trois études littéraires, deux autobiographies, trois extraits d'oeuvres, deux entrevues et plusieurs lectures de livres récents.

OFFRE SPÉCIALE D'ABONNEMENT

Profitez d'une offre unique. Avec un abonnement d'un an, (12\$) recevez en cadeau *Ces Enfants de ma vie* roman de Gabrielle Roy (coll. 10/10, Stanké). Avec un abonnement de deux ans (24\$), recevez *Les Dimanches sont mortels* de Francine D'Amour, le Grand Prix littéraire Guérin 1987, un roman qui a fait l'unanimité chez les critiques littéraires (Guérin littérature)

LETTRES QUÉBÉCOISES, C.P. 1840, Succ. B, Montréal, H3B 3L4
Tél.: 525-9518

Nom _____
Adresse _____
Ville _____
Code postal _____

Canada 12 \$
USA 12 \$
(U.S.c.)
Europe 18 \$

Je m'abonne pour un an pour 2 ans
J'inclus mon chèque au montant de 12\$ de 24\$
Allouer deux à quatre semaines pour l'envoi des livres cadeaux

Tous nos surplus à prix de sacrifice

SOLDE LIQUIDATION DE STOCK

Des rabais allant jusqu'à 90% sur tous les livres en magasin

« La pléiade » à 30% de réduction

Formats poche à .99¢

Des milliers de livres d'enfant à prix incroyables

Tous les soirs jusqu'à 21 heures

LE MÉTAL
LIBRAIRE

371 ouest, ave. Laurier
Montréal, QC - H2V 2K6
Tel. (514) 273-2841

Liberté en hommage au poète, en 1968.

« Sa poésie en est une de terre éprouvée par le pas du marcheur solide, de plein air aspiré avec gourmandise, continue Brault. De la base au sommet, son espace est habitable par la santé du courage. »

René Char, l'homme, et sa poésie ont établi une liaison privilégiée avec le Québec. À l'occasion de l'entrée de l'oeuvre de René Char dans la « Bibliothèque de la Pléiade », Gilles Marcotte pouvait écrire dans *Liberté* (n° 151, février 1984) : « Aucun autre poète français du vingtième siècle, peut-être, n'a eu au Québec une présence si forte, une action — souterraine, par l'exemple, plutôt que par l'influence et la citation — si soutenue... »

Il faut se rappeler que les éditions de l'Hexagone ont baptisé leur première collection « Les Matinaux », d'après un recueil de Char. Ce dernier écrivait ensuite une belle préface pour *Les Cloîtres de l'été* (1954), de Jean-Guy Pilon : « Nous respirons un air semblable; et l'inquiétude des arbres, la condition des hommes que nous croisons, se reflètent dans nos yeux identiquement. Tel est le privilège souverain de la poésie : elle rapproche et confond, fait mûrir autour du même noyau ce qui vraisemblablement se cherche sans se voir à travers un océan de séparation. »

Aujourd'hui, Jean-Guy Pilon perd un ami et un père. René Char était un géant de corps et de cœur », note Pilon dans un témoignage émouvant que nous publions ci-contre. De son côté, Madeleine Gagnon, qui, elle aussi, a beaucoup fréquenté l'oeuvre de Char, perd « un très grand frère », et lointain qui m'aidera à mieux passer

de la langue commune à la langue maternelle étrangère. » Enfin, un autre poète québécois, Pierre Morency, nous confie : « La grande leçon que je garde de ma fréquentation de Char : la poésie est une éthique avant d'être une esthétique; le travail du poète n'a rien à voir avec ce qui rallie, dogmatise, explique ou conspu. Une phrase de lui m'accompagne chaque jour : « Je n'ai jamais rien proposé qui risquât de faire tomber de haut. »

La liberté d'esprit à toujours marqué la poésie de René Char. Le poète s'est vite détaché du surréalisme, tout en restant l'ami de Paul Eluard. Sa langue concrète lui a permis de tracer une poésie capable de porter l'éloge autant que l'oracle. On a dit qu'il est un « poète de l'essence du poème ». Son oeuvre, certes, se présente aussi comme une réflexion sur la poésie, à proximité du mystère de la création artistique. « Toute la place est pour la Beauté », écrivait-il à la fin de ses *Feuillets d'Hypnos*. Et, dans quelques semaines, Gallimard publiera son dernier livre, *Éloge d'une soupçonnée*. Il s'agit évidemment encore de la poésie : « Soupçonnée, la seule qui garde force de mots jusqu'au bord des larmes. »

Maintenant que le poète est mort, nous savons encore mieux que sa biographie, c'est son oeuvre elle-même. Aussi pouvons-nous lui emprunter ces lignes qu'il écrivait en 1960 à la mort de son ami Albert Camus : « Avec celui que nous aimons, nous avons cessé de parler, et ce n'est pas le silence. Qu'en est-il alors ? Nous savons, ou croyons savoir, mais seulement quand le passé qui signifie s'ouvre pour lui livrer passage. Le voici à notre hauteur, puis loin, devant. »

Faut **LE DEVOIR** pour le croire!